RÉFUTATION
DE
LA DOCTRINE
DES CRISES.

Cet Ouvrage se trouve chez les Libraires suivans :

PARIS,

Chez [illegible]LUT, Imprimeur-Libraire et propriétaire de l'Ouvrage, rue Saint-Jacques, n° [illegible]1, et rue de l'École-de-Médecine, n° 3[illegible].

LE[illegible]RAULT et SCHOELL, rue de Seine, hôtel de la Roch foucault, et à Strasbourg.

GABON, place de l'École-de-Médecine.

MÉQUIGNON rue de l'École-de-Médecine.

FUCHS, rue des Mathurins.

KŒNIG, quai des Augustins.

TREUTTEL et WURTZ, quai Voltaire.

POUGENS, quai Voltaire.

VILLERS, (Veuve) rue des Mathurins.

HERNANDEZ, à Toulon.

FOURNIER, à Brest.

VALLÉ frères, à Rouen.

VIDAL, à Montpellier.

RENAULT, à Montpellier.

RÉFUTATION

DE

LA DOCTRINE

Des Crises, des Métastases, des Forces conservatrices et médicatrices de la nature;

PAR J. F. CHORTET, MÉDECIN,

L'UN des Rédacteurs du Journal de la Vraie Théorie Médicale, et Auteur de plusieurs Ouvrages sur le Système de Brown.

Il n'est pas possible qu'il soit mort! Hippocrate dit que ces sortes de maladies ne se terminent qu'au quatorze, ou au vingt-un; et il n'y a que six jours qu'il est tombé malade.

MOLIERE, *Médecin malgré lui.*

A PARIS,

l'Imprimerie de P. A. ALLUT, rue Saint-Jacques, n°. 611, vis-à-vis le Prytanée.

AN XII. (1804.)

AVIS DE L'ÉDITEUR.

On a déposé, conformément à la loi, deux exemplaires, à la *Bibliothèque Nationale.*

Nota. Nous regarderons comme contre-façon, tous les exemplaires qui ne seront pas signés et numérotés de l'Auteur.

PRÉFACE.

On ne peut pas se dissimuler que la majeure partie des médecins n'ayent souvent profité de la doctrine des crises, pour couvrir les fautes qu'ils avaient commises, ou pour rendre raison de l'issue funeste des maladies. Car s'il arrivait qu'un malade mourût contre l'attente du médecin, on ne l'attribuait ni au défaut de talens de celui-ci, ni à son traitement, c'était tout bonnement une métastase qui s'était jetée sur quelque organe important et qui avait causé la mort du malade, chose qui était impossible au plus docte médecin de prévoir. Quand une maladie universelle mal traitée se changeait en maladie locale,

la supposition d'une métastase venait encore une fois au secours du docteur, qu'elle mettait à l'abri de tout reproche, mais non à celui du malade, qui descendait dans la tombe.

Les principes de Brown sur la doctrine des crises et de la force médicatrice de la nature, ne sont pas seulement fondés sur des principes théoriques, prouvés avec la dernière évidence, mais aussi sur une foule innombrable de faits, d'expériences qui apprennent que la guérison, lorsque la maladie est traitée d'une manière convenable, n'a lieu que dans le plus petit nombre de cas, aux jours réputés critiques; elle arrive le plus fréquemment beaucoup plus tôt ou plus tard, suivant la nature des influences qui agissent sur l'incitabilité, et qu'un grand nombre de malades recouvrent une santé parfaite, sans avoir eu aucune crise sensible, tandis que d'autres meurent à la

suite des crises les plus favorables en apparence.

Que de maux, dit un grand médecin (en parlant d'un prognostic incertain, et l'on peut ajouter avec raison, de la méthode curative qui en découlait), n'a pas fait sous ce rapport la croyance aux crises, qui sont pour les anciens médecins une des principales bases de leur diagnostic! Quelle attente après une évacuation critique, quelle complication de contradictions pour les médecins, lorsque le temps si desiré étant arrivé, il se manifestait une sueur, une urine, une diarrhée, une hémorragie critiques! Alors les alentours du malade criaient victoire, mais quelle a été souvent leur surprise et la confusion du médecin, en se voyant trompés dans leur espérance par l'exaspération de la maladie, qui suivait immediatement la crise et les évacuations critiques. Quelle

reconnaissance ne doivent pas les médecins à l'immortel John Brown, pour les avoir délivrés de ces fantômes imposteurs, qui rendaient à la fois si malheureux et les médecins, et les malades confiés à leurs soins !

REFUTATION
DE LA
Doctrine des crises, des métastases, des forces conservatrices et médicatrices de la nature.

L'HISTOIRE de la médecine nous apprend, que plusieurs médecins, dès la naissance de l'art de guérir, ont cru, que les fièvres n'étaient autre chose qu'un effort salutaire de la nature, pour éliminer hors du corps, les matières morbifiques, au nombre desquelles on mettait les miasmes, la contagion, les acrimonies, les crudites des humeurs. On admettait une *force médicatrice* de la nature, on regardait la maladie et les symptômes morbifiques, comme des effets de cette force, qui tendaient un rétablissement de la santé.

Hippocrate admettait dans le corps animé une *force fondamentale*, qui consistait

dans la chaleur innée de l'organisme, et se montrait principalement active dans les maladies, dont elle opérait la solution. Il fut le premier qui, conformément à cette idée, que la chaleur innée devait préparer et pour ainsi dire cuire la matière morbifique avant qu'elle pût être évacuée, a fondé la théorie absurde et ridicule de la *crudité*, de la *coction* et de la *crise*. Il enseigna que dans le commencement de la maladie, aucune évacuatiou critique ne pouvait avoir lieu, que tous les mouvemens de la nature exigeaient un certain temps, que de même, dans les maladies, les efforts de la nature étaient soumis à des certaines périodes déterminées et régulières. Il indiqua les signes diagnostiques de ces différentes périodes; et détermina les jours et presque les heures, auxquels la nature devait opérer les différens procédés de la coction de la matière morbifique, et l'évacuation critique de la matière cuite. D'après lui, les évacutions critiques survenaient dans l'ordre suivant le 3, 5, 7, 9, 11, 14, 17, 21, 31, 34me jour de la maladie. Il appella ces jours

impairs (1). Dans les autres il se manifestaient seulement des signes peu sensibles ou faibles, qui annonçaient les jours critiques. Ces jours étaient particulièrement 4, 11, 17e (*dies indices*).

On appelle *crudité* (*stadium incrementi*), l'époque où les accidens augmentent en nombre et en intensité.

L'époque de la *coction* ou du soulagement est celle, où la matière morbifique s'assimile, par le travail continuel des forces, et par plusieurs mêlanges ; elle perd ainsi peu-à-peu de sa qualité stimulante, et les mouvemens réguliers prennant l'ascendant sur ceux qu'excitait le stimulant; ils commencent à rétablir l'équilibre.

La suite de ces changemens, est le rétablissement absolu de l'équilibre, et l'évacuation du principe morbifique ; c'est ce qui constitue la *crise* ou le rétablissement total de la santé.

Les jours critiques sont ceux auxquels les crises arrivent. Ces jours sont ordinai-

(1) *Aphor. Sect. IV. aphor.* 61.

rement les jours impairs. *Bagliv* et *Hippocrate*, croyaient que ceux qui meurent d'une maladie, meurent le plus fréquemment à des jours, à des mois, à une année impairs ; et que les fièvres qui ne cessent pas à jours pairs reviennent ordinairement. Les jours impairs, dit *Bagliv*, sont marqués par la mort, ou par la guérison ; parceque c'est à ces jours qu'arrivent les bonnes ou les mauvaises crises.

Ces assertions sur les jours impairs ne sont pas exactement vraies, puisqu'il se fait des crises, au quatre, au huit, au dix, au seize, etc. et que l'on meurt indistinctement tous les jours, pairs ou non : des exceptions ne peuvent faire règle.

C'est sur ces principes qu'*Hippocrate* fonda très conséquemment son procédé thérapeutique. D'après lui la force de la nature, active par elle-même, guérissant toutes les maladies, par l'évacuation des matières nuisibles, il devait naturellement se faire un devoir de ne troubler en aucune manière ses efforts salutaires, et se borner uniquement à les observer.

La plupart des médecins ont, depuis

deux mille ans, regardé comme infaillible la théorie d'*Hippocrate* sur la nature des fièvres, et sa méthode curative basée sur cette doctrine. Ils ont pris la dernière pour règle unique de leur conduite près du lit des malades, et ont méprisé et persécuté tous ceux, qui osaieut manifester uue opinion contraire. Il est vrai qu'il se trouva de temps à autre des hommes, qui élevèrent leur voix contre cette doctrine monstrueuse, et nièrent les jours critiques, de même que l'influence des évacuations de la matière morbifique sur la guérison de la maladie, mais on fit peu d'attention à leurs réclamations, le nombre des médecins hyppocratiques étant de beaucoup plus considérable. Ce n'est que depuis que la théorie de l'incitation a commencé à jeter une lumière bienfaisante sur tous les points de la médecine, que l'on a regardé la chose sous un autre point de vue, et qu'on a renoncé la foi aveugle de nos ancêtres.

Je vais rapporter ici les motifs qui prouvent le peu de confiance, qu'on doit donner aux évacuations critiques, et je suis

convaincu, qu'un examen profond et sévère de de ces motifs, ébranlera infailliblement la croyance que l'on a eue jusqu'ici à l'existence des jours critiques et des crises.

Avant l'apparition du système de *Brown*, des hommes célèbres avaient déjà combattu avec succès la pathologie humorale, et prouvé, que les changemens des solides de l'organisme vivant, contenaient la raison primitive et fondamentale de toutes les maladies; que les altérations des humeurs dépendaient entièrement de l'action morbifique des solides, ou des nerfs, comme on s'exprimait dans ce temps-là.

Dans l'antiquité *Asclépiade*, *Thémison*, et toute la secte des méthodistes, qu'ils ont fondée, niaient principalement la doctrine des crises. Les siècles suivans ont souvent produit des hommes, qui ont montré la même incrédulité, parmi lesquels je citerai *Camper*, *Schæffer*, *P. Frank*, *Reil*, etc. qui de nos jours ont combattu avec tant des succès cette doctrine, avant même l'apparition de *Brown*, et de la théorie de l'incitation.

1°. La théorie de l'incitation démontre avec la dernière évidence (1), que toutes les maladies universelles proviennent de l'augmentation ou de la diminution d'énergie de la fonction vitale. Si donc il est vrai, comme on n'en peut douter que les humeurs corrompues (qui contiennent les matières morbifiques des médecins hyppocratiques) ne peuvent jamais être la cause prochaine de la maladie, mais qu'elles n'en sont que l'effet ; que par conséquent, elle ne peuvent tout-au-plus être regardées que comme des causes secondaires de la maladie, il en résulte déjà suffisamment, qu'une évacuation des humeurs ne peut ni éloigner la cause de la maladie, ni par conséquent, la guérir. Le mieux être, qui accompagne souvent les évacuations, ou qui les suit immédiatement, ne prouve rien contre mon opinion, étant très-facile de rendre raison d'une manière très-satisfaisante de ce phénomène par des motifs beaucoup plus plausibles, comme nous verrons ci-après.

(1) Voyez Réfutation des principes de la pathologie humorale. *Sous presse.*

2o. Si les fièvres n'étaient que des efforts salutaires de la nature, pour chasser hors du corps les matières morbifiques (1), il s'en suivrait, qu'aucune fièvre ne pourrait se términer sans évacuations. Cependant l'observation apprend que plusieurs fièvres se guérissent sans la moindre évacuation, comme cela arrive dans celles, produites par des blessures, des douleurs, des accidens nerveux, des passions violentes. *Hippocrate* lui-même a dit, qu'il y avait des fièvres malignes, qui se terminaient heureusement sans évacuation. *Sydenham* assure également que la nature guérit un grand nombre de fièvres sans évacuation, d'après une méthode particulière.

---

(1) La majeure partie des médecins étant encore attachés à cette théorie, qu'il me soit permis de dire, qu'ils tombent dans une contradiction manifeste, lorsqu'ils avouent, que la maladie est un effort salutaire de la nature pour rétablir la santé (qui cependant n'avait pas souffert avant l'invasion de la maladie), car c'est comme s'ils disaient en d'autres termes : « la maladie n'est pas une maladie, un mal n'est pas un mal. »

3°. Quand même nous accorderions que la solution de toutes les fièvres est précédée d'évacuations, il ne s'en suivrait pas encore, que ces deux phénomènes sont en connexion causale entr'eux. L'admission d'une connexion causale entre deux phénomènes co-existans ou se suivans immédiatement, a été de tout temps une maxime très commode pour justifier les erreurs de l'esprit humain. On ne s'attachait qu'aux effets extérieurs, que ces phénomènes présentaient à nos sens, et les médecins dirigeaient leur procédé curatif d'après les idées, qu'ils en avaient conçues. La crayance aveugle des médecins à l'existence de la fièvre saburrale vient de la même source. Ils ne donnent que des émétiques, des purgatifs, etc. et ils continuent sans rime et sans raison à administrer ces remèdes aussi long-temps que les saburres, la bile, les glaires, ou toute autre matière morbifique s'évacue par haut ou par bas. Si, pendant l'usage de ce traitement meurtrier, le malade se trouve mieux; ils ne cessent de lui vanter et à ses alentours l'excellence de la méthode éva-

cuante, en vogue sur la surface entière du globe depuis plusieurs milliers de siècles. Si au contraire il a le malheur de succomber à ce traitement, ils soutiennent avec un ton propre à en imposer même aux hommes les plus éclairés, que le malade est mort ; parce que toutes les impuretés n'avaient pas été évacuées ; car, disent-ils, pour rendre leur raisonnement sensible et convainquant, " vous avez vu, que même „ le dernier purgatif a encore entraîné „ une grande quantité de saburres ". Tout observateur attentif reconnaîtra bientôt que les évacuations ne sont pas la cause, mais uniquement l'effet de la solution de la fièvre. L'accroissement de l'energie vitale de tout l'organisme, par conséquent des organes, d'où se font ces évacuations, est la vraie cause du mieux-être, celle du mal-aise, étant détruite, c'est-à-dire, la diminution de l'incitation, ou l'affaiblissement de l'énergie vitale, le dérangement, qui en était la suite, cesse aussi, les différens organes montrent une plus grande activité, les sécrétions ou les excrétions diminuées ou totalement supprimées au-

paravant, se font avec une force proportionnée à l'augmentation d'énergie de l'incitation.

4°. Il est vrai que lors de la solution de la fièvre, il survient ordinairement des évacuations de matières sensibles par le vomissement, la diarrhée, l'urine, la sueur, etc. Mais comment poura-t-on démontrer que l'évacuation de ces matières co-incidant avec la solution de la fièvre, soit véritablement la cause de l'amélioration de la maladie? Il nous est impossible d'appercevoir par nos sens la dépendance de la solution de la fièvre de l'évacuation de ces matières, nous ne pouvons que la conjecturer, et comment? me demandera-t-on peut-être, par la simultaneité ou la succession de ces phénomènes, reponderai-je; mais nous ne les observons pas toujours, la solution ne suivant pas toujours immédiatement après l'évacuation, les efforts des organes, par lesquels s'opèrent les évacuations qui peuvent contribuer à la solution de la fièvre. Les évacuations sont toujours dépendantes de la solution de la maladie, comme nous verrons dans un autre endroit. Dans la

fièvre intermittente à la fin de chaque paroxysme, il s'évacue une sueur et une urine critiques. On prescrit le quinquina avec des autres excitans, assortis au degré de la maladie, et tout ce qui aura encore été évacué par la suite, est retenu dans le corps, sans qu'il en résulte des suites fâcheuses pour le malade. Combien de fois n'observons-nous pas des évacuations spontanées ou provoquées par l'art, sans que le malade en éprouve de soulagement, tandisqu'aucontraire il arrive souvent, qu'elles portent la maladie à un plus haut degré d'intensité ! Alors on a coutume de dire, que les matières évacuées ne sont pas cuites; mais n'est-ce pas la même chose qu'elles soient crues ou cuites, pourvu qu'elles soient éliminées hors du corps ? et à quels signes pourra-t-on reconnaître, qu'elles ne sont pas cuites ? à ce qu'elles ne guérissent pas la maladie, repond-on, puis quand on demande, pourquoi elles n'éloignent pas la maladie, on vous dit de sang froid, c'est parce qu'elles ne sont pas cuites. On voit par là que les partisans et les amateurs des crises, sont obligés de se

tourner dans un cercle vicieux. Il leur est d'ailleurs également impossible de démontrer par des expériences sensibles, auxqu'elles ils en appellent si souvent, que ces matières n'ayent pas été cuites. Leur embarras est enfin le même, lorsqu'ils veulent indiquer un signe, propre à reconnaître la crudité ou la coction de ces matières morbifiques, car il n'en existe point de certain, et il ne leur reste alors d'autre ressource, pour cacher leur ineptie que d'affirmer, comme nous venons de voir, que les matières évacuées devaient être certainement crues, puisqu'elles n'ont pas guéri la maladie.

Malgré cela ils soutiennent cette hypothèse absurde avec chaleur et animosité, prononçant l'anathême contre tout être raisonnable qui ose élever sa voix contre cette belle théorie, fondée par l'oracle de Cos, chef de la secte grossière des empiriques. Tel est le sort et l'aveuglement de l'esprit humain, qui aime mieux suivre les opinions erronnées des grands hommes, que de se donner la peine de les discuter, et de se frayer une route nouvelle dans le sentier épineux de la vérité.

5°. Dans un grand nombre de cas, les évacuations supposées critiques, sont si petites et insignifiantes, qu'il résulte déjà suffisamment de là, qu'elle ne pouvaient point contenir la cause de la maladie. Il en est même qui sont à peine apercevables à nos sens, telles que celles qui consistent uniquement dans quelques gouttes de sang qui coulent du nez, et cependant la solution de la fièvre n'en arrive pas moins. Les excrétions par l'urine et les selles sont également insignifiantes dans ces sortes de cas.

6°. Il y a une foule de circonstances, où la solution de la fièvre arrive avant les évacuations, qui n'ont lieu que quand la convalescence a déjà fait de grands progrès.

7°. La fièvre, de même que toutes les maladies universelles étant produites par une augmentation ou une diminution de l'énergie de l'incitation, il est nécessaire pour sa guérison, que l'incitation soit ramenée dans ses justes bornes. Les hommes les plus sains, les mieux-portans sont ordinairement attaqués des fièvres les plus

violentes, tandis que les personnes cachetiques, chlorotiques, scorbutiques et les vénériens, chez lesquels on suppose des humeurs âcres, corrompues, en sont rarement affligés. Le froid, les blessures, les passions produisent la fièvre, sans que, dans ce cas, nous puissions supposer avec la moindre apparence une acrimonie existante dans le corps.

8°. Qui peut se faire une idée des changemens, qu'opèrent dans les humeurs, certains stimulans fébriles; tels que le froid, les plaies, les passions, l'air corrompu? Et comment expliquerait-on par la doctrine de la coction et de l'évacuation des matières morbifiques, la terminaison des fièvres que l'action de ces causes a déterminées? Que les partisans de cette théorie nous disent enfin, pourquoi la nature devrait préparer les matières crues, par une coction précédente à l'évacuation, et pourquoi elle ne prendrait pas un chemin plus court pour les chasser hors du corps. A quoi bon ces déviations de la nature, les efforts continus et violeus d'une fièvre, qui se terminent souvent par la

mort ; lorsqu'il est seulement question d'évacuer hors du corps une matière peccante ? Quand nous avalons l'ipécacuanha ou la rhubarbe en poudre, ces substances sont incessamment éliminées par la voie la plus courte ; la nature ne pourrait-elle pas évacuer les matières non cuites, aussi bien que l'ipécacuanha, le tartre émétique, la rhubarbe, etc. qu'elle ne cuit point, avant de les expulser. La nature cuit-elle les alimens indigestes, ou la trop grande quantité d'alimens, lorsqu'ils produisent la fièvre, avant de les évacuer ? Non, car alors leur évacuation serait inutile ; et la matière variolique n'est-elle pas une matière déjà cuite par un autre enfant ? A quoi donc bon une nouvelle coction ? La matière épaisse, que nous regardons, dans le catharre, et dans l'inflammation humide des yeux, comme une matière cuite, n'est point évacuée dans cet état, d'après l'expérience des chimistes modernes, ce n'est qu'après sa sécrétion, et en se chargeant de l'oxigène de l'atmosphère, qu'elle devient une matière épaisse et consistante.

9°. Les défenseurs de la doctrine des crises ne sont pas d'accord entr'eux, et conviennent que les phénomènes, les périodes, qui doivent amener les crises, peuvent être modifiés et produits par plusieurs influences diverses.

Hippocrate donne pour jours critiques, le 3, 5, 7, 9, 11, 14, 17, 21, 27, 31, et 34me (1). *Selle* (2) est du même sentiment, et ajoute cependant plus bas, que les anciens n'ont regardé comme critiques, que le 7, 14, 20, 27, 34 et 40me jour de la maladie. *Cullen* (3) se range à l'opinion d'*Hippocrate*, à cela près, qu'il veut mettre le 21e à la place du 20e; il fonde son opinion sur l'assertion suivante, qu'avant le onzième jour, les jours critiques tombent de deux jours l'un, et après le onzième jour, qu'ils n'ont lieu que le troisième. *Teste* enfin prouve par des textes recueillis dans *Hippocrate*, *Sennert*, *Boerhave*, *Werlhof*, *Fr. Hoffmann*, *Forst*,

---

(1) *Aph. Sect. IV. Aphor XXXVI.*

(2) *Medicina clinica*, *Pars II.*

(3) *Méd. pratique*

Lepecy de la clotume, etc. etc. que les crises peuvent arriver indistinctement tous les jours. Avec une pareille discordance d'opinions, il est difficile de savoir, auquel de ces apôtres il faut ajouter foi.

Quant à ce qui concerne le second point, les défenseurs des crises, avouent eux-mêmes, qu'il y a beaucoup d'irrégularités. D'après *Hippocrate* le caractère épidémique a une influence sur le changement des jours critiques *Pringle* a constamment observé, que les crises survenaient plus tard dans les hôpitaux que dans les maisons particulières. *Bagliv* a remarqué une différence essentielle dans les jours critiques chez les malades qu'il traitait en ville, et ceux de la campagne. Il pense que le changement subit de la température de l'air produit une suppression instantanée des crises et un trouble dans les périodes critiques. Enfin on accorde, que dans plusieurs épidémies les jours critiques manquent souvent, et qu'un jour est comme l'autre.

Quand ou dit que plusieurs grands médecins n'ont jamais observé les crises et

jours critiques, les défenseurs de cette doctrine ont coutume de répondre, qu'*Hippocrate* a mis plus de soin et d'attention, à observer la marche de la maladie que ses successeurs; que le climat heureux et doux de la Grèce, la manière simple de vivre de ses habitans, la simplicité des maladies universelles sont cause de ce qu'on a mieux pu observer les crises dans ce temps-là que de nos jours, où les médecins mettent plus de négligence dans la pratique de leur art, où la débauche a atteint presque toutes les classes de citoyens, et où les maladies générales sont beaucoup plus compliquées que du temps d'*Hippocrate*. Mais en supposant qu'il n'y ait point d'autres raisons contre la certitude de la doctrine des crises, cette théorie nous serait encore parfaitement inutile, puisque ne vivant pas sous le climat doux et fortuné de la Grèce, notre manière de vivre n'étant pas aussi simple, que celle des patriarches et les maladies que nous avons à traiter, étant en général presque toujours d'une nature compliquée.

9°. Les défenseurs des jours critiques

ne donnent aucun signe qui puisse faire distinguer les vraies crises de celles qui ne sont que symptômatiques. Le mieux-être du malade qui survient ou ne survient pas à leur suite, est le seul moyen connu de les apprécier. Il est vrai, que ces messieurs disent, que la période de la maladie nous met en état de juger, si les crises sont vraiment critiques. Les évacuations critiques ne surviennent en effet suivant eux, qu'au déclin de la maladie; mais ce déclin r'étant pas déterminé, puisqu'il ne commence, que quand les évacuations deviennent critiques, on voit facilement, qu'ils tombent dans un cercle vicieux. De plus ils donnent pour signe diagnostic le *rapport de tous les autres symptômes relativement aux évacuations.* Si tous les autres symptômes s'adoucissent en même temps, ils disent qu'on doit estimer les évacuations critiques: que dans le cas contraire, elles sont seulement symptômatiques: de pareils pronostics ne sont pas difficiles à tirer, car il est aisé de voir, qu'une évacuation n'a pas été nuisible au malade, lorsqu'il s'en

trouve bien, ou qu'il va mieux. Enfin on donne comme signes caractéristiques, que les matières morbifiques doivent être regardées comme symptômatiques ou critiques, quand elles sont crues ou cuites. Mais les signes sensibles auxquels on pourrait reconnaître leur crudité ou leur cuisson, n'existent point dans plusieurs évacuations, et sont incertains dans les autres. Car en consultant nos meilleurs livres de semeïotique, on trouve qu'après avoir donné un grand nombre de signes, pour différencier l'urine critique de la symtômatique, ils finissent par dire: « qu'il y a des malades qui meurent, » quoique le sédiment dans l'urine soit » très-bon: et que souvent d'autres guérissent, quoique ce même sédiment soit » de mauvais augure, d'où il suit que » non obstant la bonté de l'urine, il arrive souvent, que tout va mal, et que » malgré sa mauvaise qualité, tout va bien. » Or nous ajouterons a ceci que les » signes auxquels on doit reconnaître la » qualité critique des autres symptômes » sont encore plus défectueux et plus incertains. »

Il arrive souvent que, dans le typhus, au moment, où il se manifeste de prétendues évacuations critiques, les symptômes s'amendent, on croit le mieux-être reel, visible ; mais quelque temps après, tous les symptômes deviennent plus violens, et la maladie est portée à un plus haut degré d'intensité.

Combien de fois ne voit-on pas que, dans le typhus, lorsque la maladie va en empirant, ou qu'elle est sur le point de se terminer par la mort, l'urine est critique d'après toutes les apparences.

Si l'on veut examiner avec impartialité et un esprit dégagé de préjugés, ces objections contre les crises et les jours critiques, il sera difficile, ce me semble, de ne pas avouer, que la doctrine des évacuations critiques, comme étant en connexion causale avec la diminution de la maladie, est une hypothèse insoutenable.

Les défenseurs de crises, comme nous venons de voir, ne pouvant en aucune manière savoir d'avance, si un évacuation est critique, ou ne l'est pas, ils concluent seulement qu'elles ont été critiques, lorsqu'à-

près l'évacuatiou, les symptômes diminuent de violence, et que le malade se trouve mieux, il est certes inconcevable, qu'il y ait des médecins, qui croyent pouvoir en conscience suivre une pareille méthode, et la recommander aux autres.

L'incertitude et l'inconséquence de cette doctrine sont évidentes. Les évacuations critiques sont celles, au moyen desquelles la matière morbifique est évacuée hors du corps, elles ne doivent pas être arrêtées, mais il faut au contraire les favoriser et les soutenir, jusqu'ici les défenseurs des crises raisonnent conséquemment, mais d'un autre côté, ces évacuations ne doivent pas non plus être trop fortes, autrement elles deviendraient nuisibles. Cela ne signifie-t-il pas en d'autres termes qu'il ne faut pas évacuer une trop grande quantité de matière morbifique, si l'on veut objecter à cela, que ces évacuations trop considérables ne deviennent nuisibles que, quand cette matière n'est pas encore cuite; on peut répondre, qu'on ne voit pas la raison, pour laquelle la coction de la matière serait necessaire, puisque d'après cette théorie, l'expulsion de la matière

morbifique est ce qu'il y a de plus essentiel, pour guérir d'une manière prompte et sûre la maladie. Quand même on accorderait que les évacuations critiques trop copieuses peuvent devenir nuisibles, parce-qu'elles entraînent en même temps une grande quantité de bonnes humeurs, ce qu'aucun vrai partisan de cette doctrine ne peut accorder; il serait toujours vrai de dire que cette doctrine est basée sur des fondemens chancelans. En tout cas, ces médecins, pour ne pas faire plus de mal que de bien, devraient du moins assigner des signes certains, auxquels on puisse reconnaître, si une évacuation est critique ou symptômatique, c'est-à-dire, d'après eux, si elle est utile ou nuisible.

Nous avons vu plus haut, qu'ils ne sont pas en état de nous donner des signes certains d'une évacuation critique ou symptômatique, qu'il n'y a que les suites que produit l'évacuation, qui leur fasse connaître la nature critique ou symptômatique. Si donc l'évacuation a été symptômatique, ils l'apprennent trop tard, et seulement quand l'exaspération de la maladie a déjà eu lieu.

De-là

De-là résulte évidemment l'incertitude de la doctrine des crises, tandis que d'un autre côté personne ne méconnaîtra les suites fâcheuses, qu'elle entraîne après elle, et dont il est si facile de se convaincre, quand on a seulement eu une fois l'occasion d'observer à quel point de violence les hémorrhagies, la diarrhée, les vomissemens, les sueurs abondantes, etc. peuvent porter le synoch, le typhus, la fièvre puerpérale, la péripneumonie asthéniques. Il arrive souvent, qu'il n'est plus au pouvoir du médecin, de réparer les suites fâcheuses de ces évacuations, et le malade devient victime de la mort. Si l'on est encore assez heureux, pour pouvoir arrêter ces évacuations, au moyen des remèdes excitans les plus efficaces, et de prévenir la chûte totale des forces, la maladie dure alors plus long-temps, la convalescence est très-lente, les malades sont exposés à des rechûtes, et contractent souvent des dispositions à des affections chroniques incurables.

Les symptômes ne peuvent pas nous guider, pour déterminer si la nature veut

évacuer la matière morbifique par tel ou tel organe. Les nausées, les vomissemens (1) dépendent de la faiblesse relative de l'estomac et des organes adjacens ; les sueurs de la débilité relative du système entané ; les hémorrhagies de la faiblesse relative des extrémités des vaisseaux sanguins, etc. Or cette débilité relative peut être le résultat d'un degré déterminé de l'hypersthénie, de l'asthénie, ou d'une maladie locale. De là il résulte, que ces symptômes n'annoncent pas la tendance de se débarrasser par une voie déterminée de la matière morbifique ; à moins que l'on admette que toutes les maladies sont dues à la même cause, et qu'elles se guérissent, par conséquent, par la même méthode curative et par les mêmes évacuations critiques plus ou moins abondantes, ce qui est en contradiction notoire avec l'expérience.

Le célèbre professeur *Vogel* dit dans son Manuel pratique au chapitre des fièvres

---

(1) Vid. Réfutation de la pathologie humorale.

intermittentes (*Vol. I. pag.* 196): Les fièvres continues et malignes, de même que toutes les autres maladies, se terminent par la santé, par d'autres maladies, ou par la mort.

Dans le premier cas, au plus haut degré de la fièvre, il survient certaines évacuations et expectorations sensibles, pendant lesquelles la maladie diminue petit à petit, et disparait enfin tout-à-fait; on appelle ces évacuations des *crises*, des *solutions*, etc.

Rarement ces évacuations se font par un seul organe; elles s'opèrent ordinairement par plusieurs voies: On les reconnaît en ce qu'elles se manifestent vers le déclin de la maladie, et qu'elles la diminuent, de même que les symptômes morbifiques Il n'est pas rare de les voir continuer 3, 4 et même 7 jours après la guérison, ce qui n'empêche pas le malade de recouvrer une santé parfaite. Mais les bonnes évacuations ne doivent être ni trop petites, ni trop considérables; dans le premier cas, elles n'évacuent pas suffisamment la matière morbifique; dans le second elles abatteraient

trop les forces du malade ; il arrive cependant souvent, qu'une très-petite évacuation diminue considérablement la maladie, tandis qu'une plus forte ne procure pas un grand soulagement ; d'où il suit que ce n'est pas tant la quantité de matière évacuée, que l'amélioration qui en est la suite, qui doit nous faire juger du caractère critique des évacuations. En général, il n'y a que l'état du malade, et les changemens qui surviennent dans la maladie, pendant et après les évacuations, qui puissent décider, si elles sont salutaires et critiques, ou si elles ne les sont pas.

D'après cette incertitude, avouée par les défenseurs mêmes des crises et des jours critiques, le médecin peut-il baser son procédé curatif sur une doctrine aussi hypothétique ?

Un grand nombre de médecins, dans le traitement des fièvres, s'attachent uniquement à soutenir la nature dans l'opération des évacuations critiques. On prescrit des sudorifiques, lorsqu'on a le nez assez long pour pressentir une sueur d'avance, comme on voit un objet de loin à

à l'aide d'une lunette de longue vue, on favorise les évacuations par haut et par bas, quand à peine il se montre une disposition aux vomissemens et à la diarrhée; on pousse par les urines, lorsque la matière veut prendre son issue par là. On s'érige de plus en maître de la nature, quoique d'après cette doctrine, le médecin ne soit que son ministre. Les médecins en effet prétendent souvent connaître d'avance les évacuations qui doivent avoir lieu; distinguer avec le regard de l'aigle les déjections futures de leurs malades, qu'ils iront ensuite examiner avec complaisance dans les chaises percées, ils frayent donc ainsi à la nature le chemin, qu'elle doit suivre, pour expulser la matière fébrile. L'essentiel de leur méthode curative consiste enfin uniquement à procurer des évacuations critiques, pendant qu'ils négligent la vraie cause de la maladie, et que le malade nonobstant les crises les plus heureuses, périt misérablement.

Heureusement que cette méthode curative ne produit pas toujours les suites funestes qu'elle devrait avoir, attendu que

les remèdes, employés dans cette vue, agissent plus ou moins sur le système entier ; j'excepte néanmoins les remèdes, qui à raison d'une affinité spécifique avec la structure particulière de quelques organes, agissent plus spécialement sur quelques parties que sur les autres ; à moins que le caractère de la maladie n'exige des remèdes tout-à-fait opposés à ceux que l'on prescrit pour solliciter ou soutenir les prétendues évacuations critiques. Combien de fois ne voit-on pas, par exemple, dans la scarlatine, la rougeole, l'érysipèle (vû que l'on suppose ces maladies produites par une acrimonie spécifique, ayant une tendance particulière à s'évacuer par la peau), prescrire des stimulans énergiques, pour solliciter la sueur, quoiqu'elles soient de nature hypersthénique ? alors il arrive souvent, que ces remèdes loin de procurer une sueur universelle, augmentent encore l'aridité, la sécheresse de la peau, ou que si la sueur paraît, leur action stimulante, surpassant de beaucoup l'affaiblissement, produit par les évacuations et la sueur, ils doivent nécessairement por-

ter la maladie à un plus haut degré de violence. Il n'y a donc rien de merveilleux ; si, après l'augmentation excessive de l'incitation dans tout l'organisme, et particulièrement sur le système cutané, l'éruption exanthématique sur la surface du corps se trouve arrêtée, comme on peut le remarquer souvent, lorsqu'on soumet à un régime trop chaud les malades attaqués de la petite vérole et de la rougeole hypersthéniques, ce qui empire de beaucoup la maladie. Il résulte de là qu'on tire une très-fausse conclusion, en disant : *que la maladie augmente, en ce que l'éruption est rentrée.* Au contraire, il me semble, qu'on peut soutenir et prouver par des argumens irréfragables, que c'est *l'exaspération de la maladie, qui a fait disparaître l'exanthème cutané ;* on peut observer la même chose dans l'érysipèle, lorsqu'on a stimulé trop fortement, ou que l'hypersthénie trop violente s'est déjà changée en asthénie indirecte, alors dis-je, la rougeur ou l'exanthème érysipélateux quitte la peau, et se jette tantôt sur un viscère de la poitrine, tantôt sur un viscère du bas-ventre

Quiconque a eu occasion d'observer le procédé curatif des médecins dont nous parlons, au lit du malade, se convaincra aisément, combien sont fâcheuses les suites, qu'entraîne cette doctrine dans le traitement de la majeure partie des maladies aiguës. Le temps qu'ils perdent à attendre l'évacuation de tel ou tel organe; évacuation, dont ils ont ou croyent avoir besoin pour tirer leur pronostic, devient irréparable, si ces évacuations ne viennent point, et l'on peut juger d'après cela, quelles sont les suites funestes de pareils principes.

Les défenseurs des crises expliquent aussi d'une manière très-hypothétique les évacuations spontanées. Les hémorrhagies par lesquelles commencent plusieurs maladies fièvreuses compliquées, les selles abondantes, les sueurs, les crachats glaireux, les vomissemens, etc. L'expérience journalière apprend que ces évacuations, surtout la diarrhée et le vomissement, sont ordinairement les symptômes précurseurs de fièvres dues à la faiblesse de l'incitation. Il résulte de là que la doctrine, qui enseigne,

seigne, que la force médicatrice, indique par ces évacuations la voie, qu'il faut choisir, pour parvenir à la guérison de la maladie, et que les remèdes, favorisant ces évacuations, doivent précéder l'usage de tous les autres est en contradiction manifeste avec les lois de l'organisme vivant. L'usage des médicamens, sollicitant ces évacuations, en diminuant dans le corps la somme des puissances excitantes, dont la masse humorale occupe le premier rang, doivent de toute nécessité accroître le degré de la faiblesse, origine et cause productrice de ces maladies ; ils en augmentent par conséquent la violence et le danger. On peut rendre raison d'après la théorie de l'incitation, des évacuations qui se manifestent dans le début des fièvres, d'une manière tout-à-fait opposée à l'explication qu'on en donne ordinairement. On les regarde de même que tant d'autres phénomènes dont ces fièvres sont accompagnées, comme des produits accidentels de la faiblesse, et qui peuvent se présenter non seulement sous cette forme, mais encore sous un grand nombre d'autres. La nouvelle doc-

trine au contraire enseigne de ne pas prendre pour la maladie ces phénomènes particuliers, qui paraissent ici sous la forme d'évacuations spontanées, et loin de favoriser ces symptômes accidentels, de les supprimer le plutôt possible, parceque leur continuation et leur augmentation accroîteraient le degré de l'asthénie, c'est-à-dire, la cause de la maladie.

On a regardé comme démontrée et infailible la doctrine de la crudité, de la coction et de l'évacuation critique, et l'on en a tiré des conclusions hazardées. Que de malades ne voit-on pas mourir de fièvre nerveuse avec les meilleures sueurs critiques et la plus belle éruption miliaire et pétichiale! combien de malades ne suffoquent pas de péripneumonie, quoique l'expectoration soit bonne et abondante. Au contraire, combien de fois ne voit-on pas disparaître complètement les maladies les plus graves sans aucunes évacuations.

Il arrive souvent, dis-je, que les évacuations critiques ne surviennent point dans le temps qu'elles auraient dû arriver, que le malade guérit parfaitement, et qu'il est

à l'abri d'autres maladies sécondaires que l'on redoute tant, quand la crise n'a pas eu lieu. On le voit enfin jouir d'une santé parfaite, non obstant l'imperfection de la crise, qui faisait redouter le contraire. A cela, les défenseurs des crises répondent que dans ces sortes de cas, la crise a été insensible à nos yeux; que la matière morbifique a été évacuée par les organes sécréteurs, sous forme gazeuse et d'une manière non appercevable par nos sens. On conçoit aisément les difficultés qui s'opposent à une reponse plus naturelle et plus fondée en raison; aussi n'est-ce qu'un subterfuge dont se servent les humoristes pour défendre leur doctrine absurde, basée sur des principes hypothétiques, imaginaires et inventés à plaisir.

D'après cela, que penser des vomissemens critiques? Que penser de la rétropulsion des exanthêmes, des transports de matières morbifiques et de l'acrimonie des humeurs d'une partie du corps à l'autre, que *Brown* rejette entièrement, tandis que les médecins attachés aux anciennes théories, les défendent avec ch

leur? Que croire des exanthèmes critiques, tels que les éruptions pétichiales et miliaires, des métastases critiques, comme les parotides, les abcès dans l'oreille sur lesquelles les expériences des plus grands médecins se contredisent? Ne sont-ce pas là autant de preuves parlantes de l'incertitude et de la fausseté de ces doctrines? Cependant la majeure partie des médecins y sont encore si attachés, qu'ils ne jurent que par là. Il semble à les entendre que le dieu Esculape leur a relevé lui-même son secret, en leur ordonnant d'y ajouter une foi implicite. Si ces messieurs se contentaient de pousser des argumens à perte de vue sur ces théories ridicules, on pourrait les laisser déraisonner à leur aise; mais comme ces opinions sont de la plus haute importance, vû l'influence marquée qu'elles ont sur la médecine patique, il est absolument nécessaire d'en dévoiler l'absurdité.

La doctrine des crises repose en partie sur l'admission d'une matière morbifique que l'on suppose être la cause productrice de toutes les maladies tant aiguës que

chroniques. Je démontrerai dans la nouvelle théorie des maladies des premières voies, que toutes les maladies sont produites par la rupture de l'équilibre entre la force de l'incitament et celle de l'énergie vitale, que les parties solides sont les seules douées de vie, et par conséquent susceptibles de maladie, qu'enfin les liquides contenus dans les cavités du corps vivant sont privés de vie, et qu'ils doivent être considérés comme des objets extérieurs par rapport à l'organisme. Ces faits posés, il est évident que l'altération des liquides et des humeurs ne peut produire aucune maladie, et que leur changement est toujours dû à l'altération des parties solides. Dans l'état de santé, la formation la quantité et la qualité des liquides dépendent toujours de l'énergie de l'incitation. Il est donc, on ne peut plus clair, que les liquides ne peuvent pas être appelés malades, et que sous ce rapport, leur évacuation est parfaitement indifférente dans les maladies universelles.

La doctrine des crises doit son existence à l'admission de l'hypothèse sur la matière

morbifique. Il me semble que l'on doit regarder la conclusion si généralement et si légèrement adoptée, que les changemens favorables, observés après l'apparition de tel ou tel phénomène, après l'usage de telle ou telle méthode, de telle ou telle évacuation, comme les suites nécessaires et inévitables de ces circonstances, détermine clairement, ce que l'on doit penser de la doctrine des crises, admise jusqu'ici dans les livres de médecine, ainsi que du beau et solide raisonnement *cum hoc, ergo propter hoc*, qui est le cheval de bataille des médecins à crises et à jours critiques.

Nous verrons dans la nouvelle théorie des maladies gastriques, que la cause productrice des fièvres n'est pas aussi matérielle qu'on se l'ait imaginé jusqu'ici ; qu'elle ne gît pas dans les fluides du corps animé, de sorte qu'on doit toujours attendre la coction de la matière crue, et que l'on n'est pas autorisé à regarder ce qui est évacué à la fin de la maladie, comme la vraie cause du mal-aise. Les matières évacuées pendant la crise des fièvres par les différens organes é-

teurs, ont été engendrées pendant le cours de la maladie par l'action vicieuse des solides. De-là il résulte, que l'expulsion d'une grande quantité des matières à la fin de la fièvre, est plutôt le résultat de la cessation de la maladie, qu'elle n'est le moyen de guérir la maladie; d'où l'on voit, combien est mal fondée la doctrine des crises des anciens et de leurs aveugles sectateurs. Il est certain que le commencement d'une maladie est souvent indéterminé, que sa fin arrive sans évacuation considérable, et à des jours indéterminés, sans qu'il en résulte des suites fâcheuses pour le malade. Les fondateurs de la doctrine des crises ne sont pas même d'accord entr'eux sur les jours critiques, d'après les opinions repandues de leurs temps, ils avaient la plus grande vénération pour certains nombres. Je conviens que l'on remarque dans les fièvres, et d'autres maladies semblables, un certain ordre presqu'uniforme, d'après lequel elles commencent, s'exapèrent, persistent quelque temps dans leur plus haut degré de violence, puis déclinent;

de manière que les maladies aiguës se terminent ordinairement ou à-peu-près à la fin de la première, de la seconde, ou de la troisième semaine ; mais l'expérience a appris, que la solution de la fièvre peut avoir lieu quelques jours plutôt au plus tard, sans qu'il en résulte des suites funestes pour le malade. D'ailleurs la manière de vivre des anciens et leur méthode curative si différentes des nôtres, ne peuvent sauver leur hypothèse du reproche, qu'elle a coûté la vie à une multitude de malades, en bornant le secours de l'art aux jours non-critiques, tandis que pendant les jours critiques, elles se renfermait dans les bornes de la méthode expectante, et faisait ainsi perdre un temps précieux dans la vaine attente de la coction qui ne survenait pas ou venait inutilement.

D'après la théorie de Brown, la corruption et la dépravation des humeurs, les obstructions, les acrimonies, les matières morbifiques, etc., etc., dans les maladies universelles, n'étant jamais la vraie cause de la maladie, mais seulement l'effet

du

du dérangement notable de la fonction vitale, il est évident que les périodes de la crudité, de la coction et de l'évacuation de la matière morbifique, de même que les jours critiques perdent entièrement leur valeur. Notre théorie enseigne en conséquence, que la présence des soi-disantes évacuations critiques, nous n'autorise point à conclure une amélioration dans la maladie, non plus que leur absence une exaspération ni un danger plus grand.

D'après la nouvelle théorie, le médecin n'a donc pas plus de raison suffisante de conclure la gravité ou le danger de la maladie, non plus que l'approche de la convalescence, lorsque le malade éprouve une sueur copieuse, qu'il a plusieurs selles, qu'il se fait un dépôt dans l'urine, une déposition ou transport de la matière peccante sur un organe essentiel, que quand ces phénomènes n'ont point lieu.

En général quelques adoucissemens, même assez remarquables, tels que l'éloignement des symptômes partiels du mal-aise, qui surviennent souvent après

de pareilles évacuations, ne peuvent pas toujours être regardés comme une vraie amélioration de la maladie. L'expérience n'apprend que trop souvent, qu'après l'éloignement de ces symptômes frappans, d'autres en apparence moins signifiants, mais d'autant plus dangereux se manifestent, à la suite desquels il ne peut plus rester de doute sur le danger éminent du malade. La mort, en effet, approche alors à pas de géant ; tandis que dans d'autres cas, la santé se rétablit d'une manière parfaite et solide sans toutes ces prétendues crises.

On parle de certaines forces médicatrices du corps animal, particulièrement destinées à cuire la matière morbifique crue, et les humeurs qui ne sont pas convenablement élaborées. Il suit de-là que l'on doit uniquement attendre la guérison des maladies, de la préparation, de l'assimilation, de certaines coctions, des évacuations de la matière morbifique, et des métastases. Mais tout ceci ne sont que des conclusions arbitraires, et non de vraies ob-

servations, et on peut facilement les réfuter par des raisons puisées dans la nature des maladies.

La théorie des crises et des jours critiques ayant une grande influence sur la médecine pratique, et ayant toujours trouvé depuis 2000 ans tant de sectateurs, il ne sera pas inutile d'examiner attentivement la base, sur laquelle elle est fondée. *Hippocrate* au génie du quel la théorie des crises doit son origine, ou du moins son développement et sa propropagation, a admis dans la nature une force active par elle-même, qui se montre particulièrement active dans les maladies, en décidant leur solution. Il l'a désignée sous le nom de *chaleur innée* au corps vivant. Il a soutenu, que c'était cette force qui opérait la coction et l'évacuation de la matière fébrile. Les sectateurs d'*Hippocrate* ont embrassé avec plus ou moins de modification la théorie des évacuations critiques, et celle de la force médicatrice de la nature. *Vanhelmont* l'appelait *archée*; *Sthaal* attribuait cette œuvre à l'ame, qui sans le savoir était la tutrice

du corps animé, et qui effectuait les efforts salutaires nécessaires au rétablissement de la santé. Un grand nombre de médecins modernes croyent qu'il faut attribuer au principe vitale la propriété de la force médicatrice de l'organisme

D'autres médecins se présentent sous l'étendard des forces salutaires de la nature, un système particulier, exclusivement destiné à réparer les vices de la machine vivante. Mais cette opinion est également denuée de fondement. La force médicatrice de la nature consiste dans l'assemblage de toutes les forces du corps, déterminées par l'action des puissances extérieures. Nous ne pouvons appeler ces forces salutaires, que dans le cas où elles contribueraient réellement à la guérison de la maladie. Mais les forces de l'économie animale n'opèrent pas plus la guérison d'après une règle rationelle, et en choisissant dans chaque maladie les remèdes les plus convenables aux circonstances, que les roues d'un horloge n'ont le dessein de diviser le temps par leur mouvement régulier. Nous ignorons, et peu nous

importe de *le* savoir, si, dans la nature la dernière cause finale agit d'après les lois suprêmes de la raison, et dans quel rapport elle est avec ces phénomènes. Il nous suffit d'être assurés que les organismes vivans sont doués d'une énergie intérieure qui s'oppose aux efforts destructeurs des agens du dehors, que la vie est le résultat de l'action des objets extérieurs sur la susceptibilité organique, que l'équilibre entre les deux facteurs de la vie constitue la santé, que la rupture de cet équilibre produit la maladie, et qu'enfin on n'obtient la guerison que par le rétablissement de la proportion entre la force de l'incitament et celle de l'énergie vitale; d'où il résulte évidemment qu'il n'y a point de force médicatrice dans le corps animé qui opère la guérison indépendamment de l'action des objets du dehors.

Quoiqu'un grand nombre de philosophes et de médecins les plus éclairés se soient occupés de nos jours de recherches sur le principe de vie, et ayent publié des théories nombreuses et ingénieu.

sés sur la force vitale, dont ils s'attachent à déduire les lois, d'après lesquelles ils prétendent expliquer les phénomènes que présente le corps vivant, tant dans l'état de santé que celui de maladie, les ténèbres épaisses, dont ces théories sont en partie couvertes, les contradictions, dans lesquelles tombent leurs auteurs, l'opposition entr'eux, une foule enfin de phénomènes, que ces théories ne peuvent expliquer en partie d'une manière satisfaisante, et qui les contredisent directement, nous autorisent à les regarder comme des hypothèses ingénieuses, qui ne sont poins fondées dans la nature.

La théorie de Brown ou de l'incitation s'approche bien davantage de la perfection, et remplit plus qu'aucune autre les conditions qu'on doit exiger d'une théorie médicale, en ce que la plupart des phénomènes qu'on observe, tant dans l'état de santé que celui de maladie du corps vivant, y sont expliqués d'une manière plus satisfaisante, et dans une meilleure connexion que dans aucun autre

système de physiologie ou de zoonomie, admis jusqu'àprésent comme base de la médecine.

La théorie de Brow, part des conditions d'où dépend la vie, et démontre que ces conditions sont le principe vital, l'organisation et l'impression des puissances extérieures. Elle admet comme principe de vie, *l'incitabilité* qui se distingue particulièrement de tous les autres principes admis jusqu'à ce jour; elle prouve que l'incitabilité n'est pas une force active par elle-même (1), mais qu'elle est d'abord mise en activité par l'action des puissances extérieures, et réunit sous ce rapport les notions de réceptivité (*susceptibilité, sensibilité*) et d'énergie vitale, (*force de réaction*.

Le produit de l'impression des forces excitantes sur l'incitabilité, et par conséquent aussi sur l'activité vitale, est l'incitation, au moyen de laquelle la vie or-

(1) Voyez le Traité où je démontre que le système de *Brown* est le seul vrai en physiologie.

ganique est produite et continuée. Le degré moyen ou le rapport régulier de l'incitation constitue la santé; chaque déviation en plus ou en moins de ce degré moyen engendre la maladie, le bien-être est le résultat de la santé, et le malaise, celui de la maladie.

De ce petit nombre de principes, mais fondés dans la nature, résulte déjà suffisamment que nous ne pouvons admettre dans le sens ordinaire, une force médicatrice de la nature. La vie elle-même n'étant pas l'effet d'une force vitale particulière, mais bien de l'incitabilité, dont les deux facteurs, la susceptibilité et l'énergie vitale sont entr'eux dans un rapport réciproque (incitabilité qu'on ne peut par conséquent appeler *force vitale*, mais simplement *faculté de vivre*), la vie est donc produite par l'impression des puissances incitantes sur la susceptibilité La santé, la maladie, de même que le bien-être et le mal-aise, n'étant pas opposés entr'eux, mais seulement des états divers de l'organisme, dépendans d'un degré plus ou moins grand de l'incitation, il suit évidemment

demment de ceci, que dans le traitement des maladies, on ne peut prendre aucune confiance en la force particulière de la nature inactive, et en quelque sorte assoupie pendant l'état de santé et de bien-être.

S'il est vrai, que l'harmonie des opérations vitales dans tous les organes, produise le bien-être, et que celui-ci ne puisse naître que par le rapport régulier de l'incitation, qui repose à son tour sur la force proportionnelle et convenable de celle de l'incitament S'il est prouvé que la disharmonie dans l'activité vitale des organes, donne naissance au mal-aise, et que celui-ci ait son fondément dans la rupture de l'équilibre régulier de l'incitation, il en résulte irréfragablement, que la guérison de la maladie ne peut consister que dans le rétablissement des fonctions vitales dans tous les organes. On l'obtient en effet par l'éloignement de la rupture de l'équilibre régulier de l'incitation, éloignement qu'il n'est possible d'effectuer que par le changement de la somme totale des puissances incitantes

L'aberration de l'énergie de l'incitation est trop forte, (*hypersthénie*) ou trop faible, (*asthénie*), la première ne peut se guérir que par la diminution, et l'autre, par l'augmentation de la force de l'incitament. Toutes les maladies universelles (1) étant comprises dans une de ces deux cathégories, il est évident qu'il n'existe pas dans la nature une force salutaire et active par elle-même qui puisse guérir aucune de ces maladies, sans le concours des influences du dehors.

Peut-être objectera-t-on contre ce que je viens de dire, que dans le traitement curatif des maladies universelles, uniquement dirigé d'après les principes de Hippocrate, la force médiatrice de la nature se montrait évidemment, parce que les malades ont guéri sans prendre des médicamens efficaces ou même sans prendre aucun remède, mais je prie mes adversaires de réfléchir, que très-souvent ces maladies pouvaient naître d'une hypers-

(1) Voyez le I.er tome du Recueil d'Observations Browniennes.

thénie de l'incitation, chose qui devait être très-fréquente sous la latitude plus méridionale de la grèce, [où d'ailleurs toutes les classes du peuple étaient accoutumées à des exercices gymnastiques et athlétiqués, or dans ce cas, le traitement indiqué était très-convenable, puisque la diète tenue, les boissons aqueuses, l'abstinence de toute nourriture, le repos du corps et de l'ame, etc. etc., diminuaient efficacement la somme totale des puissances incitantes. Il est cependant bon d'observer en même temps que dans un grand nombre de circonstances, ce traitement empirait la maladie, qui de l'aveu même d'Hippocrate, finissait alors par emporter le malade.

J'ai demontré avec la dernière évidence, que la vie et chacune de ses fonctions sont un état forcé du corps vivant; qu'elles dépendent entièrement de l'impressiondes influences extérieures, et que par conséquent l'intensité de la vie et de chaque fonction vitale en particulier est en raison directe de la force de l'action

réunie de toutes les puissances du dehors auxquelles l'organisme est assujéti.

S'il est donc vrai, que chaque qualité de la fonction vitale dépende de la qualité de l'action du stimulant, exerçant son impression sur le corps animé, comment pourrait-on d'après cela imaginer un effort de la nature, agissant par lui-même, qui, en opérant l'évacuation de certaines matières morbifiques déterminées, tendrait à diminuer ou à éloigner entièrement les maladies ; un effort salutaire qui consisterait en une activité vitale particulière; un effort enfin totalement indépendant de l'action des impressions extérieures ? Qant à moi, je ne puis m'empêcher de considérer ces assertions comme vraiment chimériques, en ce que tous les principes, déduits des expériences journalières, faites d'après une saine théorie, y sont entièrement contraires, que tous les argumens rapportés jusqu'ici par les défenseurs des crises et des jours critiques, en faveur de leur opinion, ont été réfutés d'une manière victorieuse et irrésistible.

Quoique nous ne soyons pas toujours en

état de déterminer d'une manière précise, quelles influences déterminées ont agi sur l'organisme, pour donner à l'activité vitale de quelques organes particuliers la direction nécessaire, afin de produire un évacuation déterminée, nous ne sommes point pour cela autorisés à attribuer cet effet à la toute-puissance de la nature. A quoi il faut ajouter, qu'aussi long-temps que nous nous croyons bien-portans; ou même lors de légères indispositions, nous sommes trop peu attentifs aux influences individuelles, agissant sur notre corps, pourque nous puissions indiquer d'une manière certaine, àquelles influences nous étions exposés avant l'invasion de la maladie.

Cependant il arrive souvent quand on fait des recherches exactes et scrupuleuses que, ce qu'on a d'abord regardé comme un effort critique de la nature, n'était qu'une suite nécessaire de l'action de certaines influences extérieures sur les corps vivans, donc nous devons regarder toutes les évacuations critiques, comme étant le produit d'un certain degré de l'activité

vitale, occasionné par une action déterminée des influences du dehors.

On ne disconvient point, qu'il ne survienne souvent des évacuations au déclin de la maladie, ou dans l'état de convalescence. Ces évacuations sont la suite naturelle du mieux-être; l'énergie de l'incitation ramenée dans de justes bornes, assimile les humeurs, qui sont encore susceptibles de s'assimiler à la substance du corps vivant, et expulse celles qui sont superflues ou étrangères.

Dans les maladies tant hypersthéniques qu'asthéniques, les humeurs sont retenues dans les vaisseaux, et la lymphe coagulable s'augmente considérablement; aussi dès que le mal diminue, que les vaisseaux se détendent, l'amas des humeurs cherche une issue, et il en résulte ce que l'on appelle une crise, c'est-à-dire, que les humeurs s'écoulent par les canaux excréteurs naturels, tels que ceux de la sueur, de l'urine, des selles; ou bien elles se déposent sur une seule partie (et c'est toujours la plus faible), ce que l'on appelle métastase. La crise a été, de tout temps et

avec raison, regardée dans les maladies dangereuses, comme l'instant, qui décide de la vie ou de la mort; mais elle est une suite naturelle de l'amendement de la maladie, et non pas, comme on l'a cru, la cause de la guérison de la maladie.

Un malade attaqué d'une péripneumonie violente, il n'a point d'expectoration pendant le cours de la maladie, et commence seulement à expectorer, quand la maladie s'amende; on disait donc alors, que l'expectoration etait critique; c'est-à-dire, qu'elle était la cause du mieux-être. Rien de plus faux que cela : car le mieux-être est au contraire la cause que l'expectoration a pu avoir lieu. Il en est de même dans les fièvres; aussi long-temps que la peau est sèche, aride, que l'urine est crue, le médecin ne compte point sur la solution de la maladie, mais bien quand la peau se couvre subitement de moiteur, que l'urine présente un sédiment tant d'un ou de plusieurs pouces, et que le malade se trouve beaucoup mieux. Autrefois on regardait cela comme un phénomène critique. Nous ne pouvons pas de

même, tant qu'on n'aura pas attaché au mot crise une autre idée Il est vrai que la sécrétion de la sueur et des urines accompagnées d'un sédiment, est bien un signe, que les opérations de la peau et des reins approchent de nouveau de leur état naturel ; qu'elles seront bientôt en état d'expulser hors du corps les matières qui y ont été retenues et développ es pendant la maladie ; mais ce n'est pas une raison pour regarder la sécrétion de la sueur et des urines comme la cause du mieux-être.

Une femme en couche se refroidit ; elle est attaquée d'une maladie asthénique, parmi le grand nombre des fonctions dérangées, se trouvent aussi celles de la matrice. Le dérangement de cet organe se fait particulièrement connaître par la suppression des lochies, On appelle un médecin rationel ; il prescrit un opiat, joint à d'autres stimulaus diffusibles ; il incite par des frictions volatiles la surface extérieure du corps, et réussit à guérir la maladie. *Ablata causâ tollitur effectus*, la cause étant détruite, l'effet cesse nécessairement ; les lochies reparaissent de nou-

veau

veau. Ce phénomène est-il critique? je ne le pense pas. La suppression des lochies n'était pas plus la cause du mal-aise, que leur retour ne l'a été du mieux-être. L'un et l'autre ne sont que des effets, et ne peuvent par conséqnent être critiques.

La coction, qu'on a coutume de rapporter entièrement aux humeurs, est le résultat d'un changement qui a lieu dans les solides animés. L'irrégularité et la vivacité des mouvemens diminuent, les organes des sécrétions et des excrétions troublés par l'augmentation ou la diminution trop considérable de l'énergie de l'incitation, reviennent à exercer leurs fonctions d'une manière plus naturelle, la peau qui était sèche, s'amollit, la langue devient humide, les reins séparent des urines plus chargées, tous les organes semblent reprendre une manière d'être différente.

Lorsqu'une maladie dans son cours, d'après les lois immuables de la nature qui régissent le corps vivant dans l'état de santé aussi bien que dans celui de

maladie, se change, qu'elle s'empire et se termine par la mort, ou qu'elle se guérit, on dit, dans le premier cas, que la force médicatrice de la nature n'a pas été en état de cuire convenablement la matière morbifique, et de l'expulser hors du corps, et dans le second, que la matière morbifique a été éliminée par les évacuations critiques. En voyant ainsi disparaître la maladie en même temps que ces évacuations sont survenues, on en conclue qu'elle a été décidée par-là. Or qui n'est pas frappé au premier abord des fausses conclusions, que l'on a tirées ici ? N'est-il pas bien plus vraisemblable et plus conforme à la nature des choses, de raisonner de la manière suivante ? La maladie augmente, ou décroit. Dans les cas d'exaspération, il ne survient point d'évacuations, parceqne les sécrétions et les excrétions sont entièrement supprimées, à cause du dérangement sans cesse croissant de toutes les fonctions, et de l'aberration totale de l'énergie de l'incitation de l'état sain, ou il se fait une déperdition excessive des hu-

meurs, vû l'extrême faiblesse des vaisseaux, qui ne peuvent plus les retenir. Dans le cas, au contraire, d'amélioration, toutes les opérations vitales reprennent leur cours ordinaire, les sécrétions et les excrétions se font du nouveau avec une énergie convenable, et par leur moyen les matières ou les humeurs retenues ou engendrées pendant le trouble morbifique des fonctions, sont évacuées, parcequ'elles sont trop hétérogènes à la nature du sang pour pouvoir lui être assimilées. Ainsi quand les évacuations, dites critiques, comme l'urine trouble avec sédiment, l'expectoration, la sueur, la diarrhée, etc., etc., paraissent, la maladie s'approchant du mieux être, et toutes les fonctions rentrant dans leur ordre naturel, on ne peut pas dire, que la maladie s'est amendée, parceque ces évacuations ont eu lieu.

Il est aussi très-aisé de réfuter l'argument suivant par lequel on veut établir l'autocratie de la nature. On soutient que plusieurs maladies sur-tout les fièvres nerveuses et intermittentes, disparaissent

d'elles-mêmes au printemps, sans avoir employé de remèdes pour les combattre, ou quand les médicamens, qu'on a employés, ont échoué. Le traitement malentendu est seul cause de la non-guérison de ces fièvres intermittentes ; car c'est un erreur de croire qu'elles se soient guéries d'elles-mêmes, ou que leur guérison ait été opérée par le force médicatrice de la nature, vû qu'on a oublié de porter en ligne de compte la chaleur croissante du printemps, l'exercice du corps, l'usage des alimens et des boissons excitantes, qui augmentent considérablement la force de l'incitament, et qui sont suffisans pour éloigner ces fièvres, qui ne sont d'ailleurs pas dues à un haut degré d'asthénie.

Par quels argumens a-t-on démontré d'une manière evidente, qu'il y ait en général un *effort salutaire de la nature*, tendant à guérir les maladies, au moyen des évacuations matérielles ? Toutes les raisons alléguées jusqu'ici, afin de prouver la réalité et l'existence d'une force medicatrice de la nature, sont loin d'entraîner la conviction après elles. Nous nous per-

mettons donc de douter de la vérité de cette doctrine, jusqu'à ce qu'on nous ait prouvé sa justesse par des faits certains appuyés d'expériences et d'observations.

Il en est de même de l'admission d'une matière morbifique, considérée comme cause productrice de la maladie. Quelles sont les expériences en vertu desquelles on prétend nous prouver, qu'une maladie guérit par l'*évacuation d'une matière peccante*, et que cette maladie avait été produite avant l'évacuation. par l'union de cette matiére avec le corps vivant.

On n'a pas besoin d'autres preuves, pour démontrer que ces opinions admises mal-à-propos, comme des axiómes pratiques, ne sont que des hypothèses très-hazardées, et l'on voit clairement, qu'elles doivent leur origine à une pathologie humorale très-grossière.

Souvent le seul changement d'air ou de climat a guéri des maladies, qui avaient résisté à tous let efforts de l'art. C'est ainsi que les habitans des pays où l'air est froid et humide, et qui tombent, par cette influence, dans des maladies de langueur;

viennent recouvrer la santé dans les contrées méridionales de la France, et qu'ils sentent renaître leurs forces dès qu'ils y ont mis le pied (1). Il est très-probable que si les habitans des bords du phase, dont parle *Hippocrate*, comme d'un peuple mou et sans vigueur, étaient passés dans les pays où il dit que les hommes étaient robustes, ils seraient devenus comme ces derniers. *Hippocrate* a dit encore, et beaucoup de médecins ont répété après lui, que l'été guérit les maladies de l'hiver: dira-t-on que c'est la force médicatrice qui fait cette cure? Qui ne voit qu'elle n'a lieu que par le rétablissement de forces que le froid diminue, et que le chaud augmente? Souvent on conseille aux malades, atteints de fièvres quartes automnales, de se borner à un régime soigné, en attendant le retour de la belle saison; après quoi, s'ils viennent à guérir, on dit que c'est l'ouvrage de la nature. Quel

(1) Voyez mon traité de la propriété fortifiante de la chaleur et de la vertu affaiblissante du froid.

langage ! C'est l'effet du bon air et de la chaleur que la saison amène avec elle, ainsi que de bons alimens dont on fait usage. Les pauvres gens guérissent quelquefois leurs fièvres en s'exposant à la chaleur du soleil ; et en général, les personnes peu aisées guérissent leurs maux sans remèdes ; ce qui est l'effet, non de la prétendue force médicatrice, mais de ce que ces gens-là se nourrissent mieux en maladie qu'en santé ; car le peuple ne ménage rien dans ces circonstances, autant que ses facultés peuvent le lui permettre, et il est à remarquer qu'il est fort porté à faire boire et manger les malades.

Une chose digne d'observation, dit le savant *Lafont-Gouzi*, c'est que les médecins qui célèbrent le plus la force médicatrice, sont souvent ceux qui ordonnent les remèdes avec plus de profusion. Ainsi, tout en disant que la nature guérit seule les maladies, et qu'il faut suivre les principes d'*Hippocrate* qui consacre cet axiôme, ils employent quelquefois, dans l'espace d'un mois, plus de saignées et de purgations, que le père de la médecine n'en

a administré peut-être dans toute sa vie.

Toute maladie universelle, dit l'immortel *John Brown* (1), étant produite par l'augmentation ou la diminution trop considérable de l'incitament, et sa guérison n'étant possible qu'en ramenant l'énergie de l'incitation au degré moyen, il est évident que dans les maladies générales, il ne faut jamais se fier aux forces salutaires de la nature, totalement inactives sans l'action des objets extérieurs, mais qu'il faut stimuler ou affaiblir jusqu'à ce que la santé soit rétablie.

Il est en effet bon d'observer, qu'on ne doit pas entendre par stimuler ou affaiblir, l'action de surcharger l'estomac du malade des jours entiers de stimulans, de l'accabler de saignées, de vomitifs, de purgatifs, jusqu'à ce qu'il soit revenu en santé. Non! dans les maladies hypersthéniques et asthéniques, Brown veut uniquement qu'on modère l'influence des puissances extérieures, de manière que

(1) Element. Medicinæ, paragr. 95.

l'énergie de l'incitation soit successivement ramenée au degré moyen. C'est ainsi que je devrais agir, rigoureusement parlant, suivant les principes de Brown, à l'égard, par exemple, d'une femme sujette à des hémorragies chroniques. Votre organisme, faudrait-il lui dire, ou votre corps n'est pas doué d'une force, capable de vous guérir sans l'influence ou le secours des objets extérieurs: votre guérison n'est possible, qu'en augmentant insensiblement la somme des stimulans, jusqu'à ce qu'enfin la force de la fonction vitale soit rentrée dans ses justes bornes. Pour parvenir à ce but, vous n'avez peut-être pas même besoin de prendre des remèdes pharmaceutiques, car au moyen de l'emploi convenable de la force de l'incitament produit par les stimulans ordinaires, tels que les alimens, les boissons, la chaleur, l'air, l'exercice, les passions agréables, etc. etc.; vous pouvez déjà remplir suffisamment cette indication.

C'est sur cela qu'est fondée l'opinion qu'un *grand nombre de maladies se guérissent de soi-même!* Si par se guérir de

soi-même, on entend qu'elles guérissent sans médicamens, loin d'avoir quelque chose à objecter à cette proposition, je soutiendrai que la majeure partie des maladies, surtout des maladies chroniques, pourraient être guéries sans remèdes, s'il était toujours possible de diriger convenablement la force de l'incitament ordinaire. Mais si l'on entend par *guérir de soi-même*, *une guérison opérée par l'organisme seul sans le concours des influences extérieures*, je nie absolument la possibilité d'un tel phénomène. Une fièvre intermittente asthénique, le scorbut, l'hydropisie guériront souvent sans médicamens, lorsque l'approche du printemps, la sécheresse, la pureté de l'atmosphère, une meilleure nourriture et plus fraîche que celle dont on faisait usage, l'espérance d'une guérison prochaine, ou de revoir bientôt la patrie qu'on a quittée depuis long-temps, suppléeront à l'action des remèdes; mais on ne parviendra jamais à guérir ces maladies, lorsque le temps sera froid et pluvieux, que le malade demeurera dans des casemates ou des mai-

sons obscures, basses et humides, lorsqu'il usera d'alimens peu substantiels, que le malade aura des chagrins, qu'il sera triste, abattu, à moins qu'on ne remplace le défaut de stimulans ordinaires, par des remèdes pharmaceutiques, c'est-à-dire par un traitement artificiel : et même dans ce cas, il sera difficile et souvent impossible d'en obtenir une guérison solide et radicale.

Il résulte de ce qui précède, que pour avoir obtenu des guérisons sans l'intervention du médecin, ce n'était pas une raison de conclure l'existence d'une force médicatrice, qui avait ramené la santé; puisque celle-ci était due sans contredit à l'action des stimulans nécessaires à la vie, la chaleur, l'air, les alimens, les passions agréables de l'ame, etc. etc., appropriés au besoin du système; car il a toujours été de toute impossibilité que la santé se rétablît, avant que la cause de la maladie eût été détruite. La force médicatrice a-t-elle jamais guéri un affamé tant qu'on ne lui donnait point d'alimens? Un homme transi de froid et morfondu,

tant qu'on ne lui rendait pas le baume de la chaleur, etc.

Mais une réflexion qu'il est bien surprenant qu'on n'ait point faite, c'est que le corps n'est atteint de maladie, que parce qu'il n'a pu résister à l'action morbifique des puissances excitantes; et l'on voudrait qu'il triomphât de ces mêmes causes nuisibles, lorsqu'elles ont multiplié leurs ravages, qu'elles ont acquis plus d'intensité, et que le système a perdu une grande partie de ses forces, car telle est la contradiction que renferme l'opinion sur la force médicatrice.

En admettant la théorie de la force médicatrice de l'organisme animé, le médecin ne peut guérir aucune maladie, il n'est que le ministre de la nature, qui fait disparaître toutes les maladies, et maintient la vie, sans le concours des objets du dehors. Les symptômes morbifiques ne sont que des phénomènes du combat qu'entreprend la nature, pour défendre l'organisme individuel contre l'action destructrice des influences nuisibles. La coction, la crise sont des pro-

duits nécessaires des mouvemens de la nature, qui tendent à éliminer du corps les matières morbifiques. Le médecin n'a, qu'à épier la volonté suprême de la nature, à examiner ses mouvemens, à soutenir ses efforts salutaires, et il ne doit rien entreprendre, qui puisse la troubler dans sa marche ; seulement lorsque la nature combattra trop violemment, il tâchera de modérer sa fougue; et lorsqu'elle sera trop faible, pour vaincre son ennemi, le terrasser, il la soutiendra au moyen des fortifians et des cordiaux.

Si le médecin peut ralentir ou précipiter la marche de la nature, elle n'agit donc pas seule, et si la nature guérit elle-même toutes les maladies, le médecin n'en est pas le ministre. En disant que le ministère du médecin se borne à aider la nature, n'est-ce pas avouer tacitement que la nature ne peut rien par elle-même, puisqu'elle a besoin d'être aidée ; ce qui la confondrait avec l'incitabilité, qui ne peut rien par elle-même, et dépend absolument de l'action des stimulans, soit physiques, soit moraux, et ramènerait cette opinion

aux principes que je m'attache à établir ; car l'expression *aider la nature*, ne peut signifier autre chose, sinon qu'il faut agir convenablement, c'est-à-dire, comme le besoin du corps le réclame; mais un peu d'attention à la nature même de la chose, fait voir clairement que, puisque le corps est dans un état morbifique, il y a indication de l'en retirer d'une manière ou d'une autre, et nullement de le livrer à la force médicatrice, c'est-à-dire, à la bonne fortune.

Mais, dira-t-on, ne voit-on pas dans beaucoup de cas morbifiques, des mouvemens intérieurs suscités par la nature, pour débarrasser le système de certaines matières nuisibles, comme cela s'observe lorsque des miasmes se sont introduits dans le corps? Je réponds qu'on se méprend encore ici comme en d'autres circonstances, en attribuant à la nature, ce qui est un effet des puissances nuisibles. Ces miasmes, introduits dans le corps, agissent, dit le savant *Lafont-Gouzi*, comme tous les stimulans, qui, exerçant une trop forte ou trop faible action sur la machine vivante, en

dérangent l'ordre et l'économie. Ils stimulent excessivement, comme dans la petite vérole, la rougeole, la scarlatine, etc.; ou bien ils débilitent, comme dans certaines fièvres intermittentes ou putrides, etc. Dans le premier cas, ils donnent lieu à une maladie hypersthénique, et dans le second à un état asthénique. Quelle raison y a-t-il d'avancer que les mouvemens morbifiques qu'on remarque dans les fonctions du corps, soient les moyens dont se sert la nature pour se débarrasser de ces miasmes? Pourquoi aller chercher loin une cause occulte, lorsqu'on a comme sous la main une cause connue. Les miasmes introduits dans les corps, y jettent le désordre, en augmentant ou en diminuant l'énergie de l'incitation à un degré morbifique. Les phénomènes dont on veut faire honneur à la nature, sont simplement l'effet physique de l'action du miasme, et ils ont lieu pareillement dans toutes les autres maladies produites par les causes ordinaires. Qu'on s'expose tout d'un coup à la chaleur, après avoir été engourdi par le froid, et il surviendra un état mor-

bifique, qui s'annoncera par le même désordre. N'est-il pas de la dernière évidence que c'est un pur effet du stimulant excessif de la chaleur ? La faim, les évacuations sanguines abondantes, etc., ne produisent-elles pas aussi des nausées, des vomissemens, des douleurs internes ou externes, des spasmes, des convulsions, la fièvre, et tous les signes qu'on regarde comme appartenant à la putridité ? Est-ce encore là l'ouvrage de la nature ?

La théorie de l'incitation, conforme en tout aux lois de la nature, nous démontre qu'une maladie générale, abandonnée à elle-même, acquiert de plus en plus de la force et de l'intensité.

Les forces conservatrices ne peuvent donc être considérées que comme des égaremens de l'esprit ; car, où imaginera-t-on que sont ces forces ? Lorsqu'il est démontré qu'il n'y a pas un seul corps organique vivant, en état de soutenir son existence sans le concours des influences extérieures et qu'il est pareillement démontré que la

vie

vie est un état forcé des corps organisés (1).

Il faut à l'homme en bonne santé des alimens pour soutenir son existence ; le malade a-t-il donc sur lui l'avantage de n'avoir besoin d'aucunes influences extérieures non-seulement pour exister, mais encore pour rétablir ses fonctions vitales affaiblies? On peut donc déjà juger de l'instabilité de la *méthode expectative*, qui laisse à une maladie le temps de s'aggraver, qui conduit au tombeau le malade qu'on pourrait sauver, et qui est absolument contraire à la théorie de l'incitation.

Les partisans de cette méthode expectative m'objecteront peut-être, que l'expérience leur a démontré, dans bien des circonstances, l'avantage de cette même méthode.

Oui, j'accorde qu'ils ont guéri ; ils ont guéri quelques maladies hypersthéniques;

(1) Voyez le traité où je démontre que le système de Brown est le seul vrai en physiologie.

dans lesquelles leur *méthode expectative* devenait agissante, car la diète diminuant l'incitament, devait diminuer l'incitation trop forte.

Cette objection, comme on peut en juger, est bien peu fondée, et elle vient à l'appui de la théorie de Brown.

Les maladies, que la force médicatrice de la nature devrait guérir, sont des maladies universelles, c'est-à-dire, produites par une augmentation ou une diminution trop considérable de la force de l'incitament, ou des maladies locales, occasionnées par une lésion d'une partie de l'organisation.

Quant à ce qui regarde les maladies locales, il est vrai, que la guérison de pareilles lésions doit être opérée par l'énergie vitale; il ne reste au médecin qu'a lever les obstacles, qui s'opposent à l'action de cette activité, et à favoriser les conditions qui l'entretiennent, en tant qu'elle dépend des opérations vitales de l'organisme. Alors la guérison est effectivement l'ouvrage de la nature. Mais admettre ici une force particulière, à la-

quelle cette guérison serait confiée, force qui ne serait active, que dans ce cas, c'est une chimère ridicule, en ce que la marche de la nature n'est pas plus changée en cette occasion, que dans l'état de santé, qu'elle est seulement en quelque sorte plus limitée, parceque dans la majeure partie des cas, pour ne pas dire dans tous les cas possibles, l'énergie de la nature abandonnée à elle-même ne produirait nullement une guérison complette. Je rapporterai quelques exemples de ce-ci, pour confirmer mon opinion à cet égard. La guérison de la fracture d'un os exige qu'on mette et que l'on tienne dans une situation convenable entr'elles les parties fracturées. La réunion des parties séparées, au moyen du callus, est une espèce de reproduction incomplette. Il est vrai, que la possibilité d'une reproduction convenable dépend du degré moyen de l'énergie des fonctions vitales qui, si elles étaient trop fortes ou trop faibles (dans ce cas il se joint à la maladie locale une maladie universelle, ou celle-ci existait déjà avant l'invasion de la maladie organique) devraient être ramenées à leur jus-

tes bornes. Dans les plaies d'armes à feu, outre les remèdes auxiliaires dont nous avons fait mention, il faut encore avoir recours à l'extraction des corps étrangers, tels que la balle, le fer, les exquilles d'os, qui empêcheraient l'activité vitale d'en opérer la guérison; en général, il est nécessaire d'écarter les obstacles, qui s'opposent à l'opération animalo-chymique de la nature, de mettre les parties séparées dans une situation convenable, et de maintenir les opérations vitales, qui président au procédé chymico-animal du corps, dans un degré moyen de force et d'énergie, capables d'empêcher qu'elles ne produisent pas des organisations irrégulières.

Il suit de là, que dans ce cas, on ne peut pas non plus compter sur une force particulière, différente des autres forces du corps, à laquelle on voudrait donner le nom de force médicatrice de la nature.

La *santé* est le résultat du rapport régulier de l'énergie de l'incitation dans toutes les parties de l'organisme, et la *maladie* celui de la rupture de cet équilibre.

Ce rapport régulier peut être dérangé de deux manières (1).

A. Par l'augmentation trop considérable et trop soudaine de la force de l'incitament, ce qui donne lieu à l'hypersthénie de l'incitation.

B. Par la diminution trop grande de la somme totale des puissances incitatives ce qui produit l'asthénie de la fonction vitale.

L'hypersthénie et l'asthénie, n'étant occasionnées que par une augmentation ou diminution trop soudaine et trop considérable des stimulans, il est évident qu'elles ne peuvent être guéries, que par l'affaiblissement ou l'accroissement de la force de l'incitament, de manière qu'elles soient remplacées par une énergie convenable de l'incitation.

Cette assertion est complètement confirmée paro que j'ai dit dans l'exposition des principes fondamentaux de *Brown*, dans le 1er. tome du Recueil d'Observa-

(1) Voyez le Ier. tome du Recueil d'Observations Brownniennes.

tions, savoir que chaque hypersthénie, ou chaque asthénie de la fonction vitale, abandonnée à elle-même, c'est-à-dire, sans que l'action des puissances extérieures diminue ou augmente la force de l'incitament, se porte toujours à une plus haut point de violence, et ne passe jamais à une énergie convenable de l'incitation. L'hypersthénie, laissée à elle-même, se change à la fin en asthénie indirecte.

Comment serait-il possible d'après cela, que la guérison, en général, de l'hypersthénie ou de l'asthénie pût être le seul ouvrage de la force salutaire de la nature, c'est-à-dire, comment serait-il possible, que, sans aucun secours des influences extérieures, et uniquement par les forces interieures de l'organisme, la force convenable de l'incitation remplacât l'énergie trop forte, ou trop faible de la fonction vitale. Ainsi l'hypersthénie et l'asthénie ne peuvent être guéries que par l'action des influences extérieures. Ce qui veut dire en d'autres termes, qu'il n'y a que l'augmentation de la somme totale des

stimulans qui puisse guérir l'asthénie, et la diminution de la force de l'incitament qui puisse éloigner l'hypersthénie de l'incitation.

La guérison étant le rétablissement de la santé, la cure de l'hypersthénie et de l'asthénie, en général, ne consiste que dans le rétablissement de l'énergie convenable de l'incitation.

Mais l'énergie convenable de l'incitation n'existe, que quand toutes les influences extérieures agissent sur l'organisme avec une force égale à l'énergie de l'activité vitale, avec laquelle le corps individuel, en vertu de sa constitution, est en état de s'opposer à l'action de la nature extérieure ; ou l'énergie convenable n'existe, que quand la force de l'incitament est proportionnée à l'énergie de l'activité vitale, dont l'organisme individuel est doué.

L'hypersthénie de l'incitation ne peut exister, que quand la force de l'incitament est trop considérable, relativement à l'énergie vitale de l'organisme; et l'asthénie, que quand la somme totale des stimulans

est trop faible, par rapport à l'activité vitale. Ou, ce qui revient au même, l'hypersthénie et l'asthénie sont produites par la disproportion entre les facteurs de l'incitation (*énergie vitale et force de l'incitament*). Je suppose ces principes ici comme démontrés.

Il suit de là, que c'est précisément le rétablissement de la proportion entre les facteurs de l'incitation qui peut opérer l'énergie convenable de l'incitation, et par conséquent, la guérison de l'hypersthénie ou de l'asthénie.

Ainsi en général, la diminution de la force de l'incitament est nécessaire à la guérison de l'hypersthénie, et l'augmentation de la somme totale des stimulans à celle de l'asthénie ; mais il ne s'en suit pas pour cela, que toute diminution ou toute augmentation de l'incitament produise la guérison dans ces deux cas, il en résulte seulement que celle, au moyen de la quelle la proportion entre les facteurs est rétablie est en état de guérir ces maladies.

Il faut donc admettre comme des principes et des axiômes thérapeutiques que la guérison de l'hypersthénie en général exige une telle diminution, et la cure de l'asthénie une telle augmentation absolue de la force de l'incitament, que la force de l'incitament devienne proportionelle à celle de l'énergie vitale de l'organisme individuel malade.

De-là il résulte évidemment que l'on ne peut guérir l'hypersthénie de l'incitation, que par la diminution de la somme totale des puissances excitantes, et l'asthénie, que par l'augmentation de cette somme totale; en observant seulement, que cette diminution et cette augmentation doivent être faites de manière, que les deux facteurs de l'incitation soient ramenés par-là à une proportion convenable.

Il suit aussi évidemment de ceci, que sans le secours des influences extérieures, la guérison ni de l'hypersthénie, ni de l'asthénie de l'incitation ne peut avoir lieu, qu'au contraire elle dépend de l'action de ces puissances.

L'hypersthénie de l'incitation, aban-

donnée à elle-même, montant toujours à un plus haut degré de violence, et ne se guérissant pas, il est évident que dans les maladies hypersthéniques nous ne devons rien attendre des soi-disant *forces salutaires de la nature*, les forces de la nature ne sont point capables d'opérer la guérison d'aucune hypersthénie. La guérison de toutes les maladies hypersthéniques dépend donc de l'action des influences extérieures, capables de diminuer convenablement la somme totale des puissances excitantes, de manière que la force de l'incitament redevienne proportionnée à celle de l'énergie vitale.

Pour obtenir cet effet, on n'a pas toujours besoin, à la vérité, de recourir aux médicamens pharmaceutiques. Il arrive souvent, que les maladies hypersthéniques sont si légères, qu'un régime un peu plus rafraîchissant qu'auparavant, quelques privations dans le boire et le manger, une légère augmentation de la transpiration, une petite diarrhée, amenée par accident, ou par le degré déterminé de l'hypersthénie dans les différentes parties

du corps, suffisent pour les combattre. Celui, qui n'a pas réfléchi assez profondement sur la nature organique, ou qui s'est accoutumé à la considérer avec des yeux qui luisont propres, conclut souvent dans des cas semblables l'existence d'une force salutaire de la nature, quelque dénuée de fondement que soit cette conclusion.

Voici les principales circonstances qui contribuent à la guérison de legères hypersthénies, lorsque le malade recouvre la santé, sans avoir pris des remèdes.

1°. L'abstinence des alimens et des boissons excitans,auxquels le malade était accoutumé avant l'invasion de l'hyperthénie.

2°. L'usage des alimens végétaux, les boissons aqueuses et acidules que le malade appéte, pour étancher la soif, dont il est devoré.

3°. Il fait souvent usage des diaphorétiques domestiques, qui, en provoquant une sueur, plus ou moins abondante, enlevent au corps une certaine quantité de fluides qui sont du nombre des stimulans énergiques.

4°. Il se manifeste une diarrhée, une sueur

ou une hémorrhagie par le nez, produite par la différence graduelle de l'hypersthénie dans les diverses organes du corps, et non par les efforts salutaires de la nature.

5°. Le changement du temps, lorsque le froid ou pluvieux succède au chaud.

6°. Les passions affaiblissantes de l'ame, telles que la tristesse, le chagrin, une nouvelle désagréable.

7°. L'insomnie, dont l'hypersthénie est quelquefois accompagnée, agit en débilitant.

8°. On doit aussi porter en ligne de compte la consomption des matières animales, qui, plus grande dans les hypersthénies que dans l'état de santé, diminue considérablement la somme des stimulans.

L'expérience prouve, que les hypersthénies graves, laissées entièrement à elles-mêmes ne se guérissent jamais sans le secours du médecin. On est obligé pour les combattre d'avoir recours aux saignées, aux purgatifs, au nitre, etc. etc.

L'asthénie reconnaît pour cause une diminution, soit absolue, soit relative

de la force de l'incitament et sa guérison demande l'usage des stimulans. Nous trouvons à la vérité que dans plusieurs maladies par asthénie directe, il n'est besoin d'aucun médicament pour en opérer la guérison, mais nous ne pourrons jamais admettre qu'un asthénie directe ait été guérie, que la santé ait été entièrement rétablie, sans que la somme totale des puissances excitantes n'ait été augmentée.

1°. C'est ainsi, que le malade est souvent délivré d'une fièvre intermittente, lorsqu'elle n'est pas trop grave, en faisant usage d'une nourriture plus substantielle qu'auparavant, en quittant une chambre humide, en changeant de climat, c'est-à-dire en allant d'un pays septentrional dans des contrées plus chaudes.

2°. L'asthénie directe, produite par des saignées, des purgatifs, des sudorifiques employés mal-à-propos, etc. etc., est souvent éloignée, en prenant des alimens succulens, des liqueurs spiritueuses, etc. etc.

Il n'y a donc aucune raison pour admettre dans la classe la plus nombreuse des maladies universelles, occasionnées par l'asthénie directe de la fonction vitale, une force salutaire de la nature, qui le guérirait par son activité indépendamment de l'action des puissances extérieures. S'il est vrai, comme je l'ai démontré dans le premier tome du recueil d'observations, que chaque asthénie directe, abandonnée entièrement à elle-même, c'est-à-dire lorsque, au moyen des puissances excitantes du dehors, la force de l'incitament n'est pas augmentée, passe toujours à un plus haut degré d'intensité, et ne se change jamais en santé. Quel rôle jouerait ici une force médicatrice? Si en effet il existait réellement une force salutaire de la nature, de l'activité de laquelle on pourrait dans des cas pareils attendre quelque secours, celui-ci devrait avoir lieu, sans que les puissances extérieures élevassent la force de l'incitament au point, qu'elle devînt proportionnée à l'énergie vitale. Il faudrait enfin qu'elle guérît l'asthénie directe, laissée

àelle-même. Mais l'observation de tous les jours apprend justement le contraire.

L'asthénie indirecte de l'incitation, laissée absolument à elle-même, est toujours portée à un plus haut degré de violence, et ne se change jamais en santé. La guérison de cette maladie exige l'usage des stimulans les plus efficaces, donnés à grandes doses et à des intervalles éloignés.

Il est vrai, que l'on a souvent employé sans succès un grand nombre d'excitans pour guérir l'asthénie indirecte, et à la fin lorsqu'on avait abandonné l'usage des médicamens, la guérison survenait inopinément et d'une manière solide. Mais malgré cela de pareils exemples ne nous permettent pas de soutenir, que les maladies par asthénie indirecte, entièrement laissées à elles-mêmes, soient passées à l'état de santé, c'est-à-dire à une énergie convenable de l'incitation de tous les organes, sans l'influence des objets du dehors. Car dans tous ces cas, il est facile de prouver, que la guérison

a été opérée par des excitans, adaptés au caractère du mal. En faisant des recherches exactes, on trouvera toujours, que le malade s'est prescrit un meilleur régime dans le boire et le manger, qu'il a été exposé à l'action bienfaisante de la chaleur, et des passions agréables, qu'il a fréquenté des sociétés enjouées, qu'il a pris un exercice modéré, etc. etc.

Nous n'avons donc pas non plus dans les maladies par asthénie indirecte aucune raison, pour croire à certaines *forces salutaires de la nature*, qui par leur propre activité, indépendamment du secours des influences extérieures, pourraient guérir ces états morbifiques. On ne pourrait les admettre, que dans le cas où la guérison de l'asthénie indirecte aurait lieu sans l'impression des puissances du dehors, c'est-à-dire, dans le cas où l'asthénie indirecte serait entièrement abandonnée à elle-même. Mais j'ai démontré dans le Recueil d'observations Browniennes, que toute asthénie indirecte, laissée à elle-même, passe toujours à un plus haut degré et qu'elle ne se change jamais en santé;

ce

ce qui est attesté par l'expérience journalière et incontestable. Nous sommes donc obligés de reconnaître pour de vraies chimères, les forces salutaires de la nature, qui devraient guérir l'asthénie indirecte par elles-mêmes, sans l'action des puissances excitantes. N'étant confirmées ni par l'expérience ni par une théorie raisonnable, on doit les regarder comme le produit monstrueux d'une imagination exaltée et égarée.

Lorsqu'il arrive que les asthénies légères et même les asthénies graves se dissipent sans le secours artificiel des remèdes pharmaceutiques, il est alors survenu des circonstances naturelles qui ont augmenté la somme des puissances excitantes, en voici les principales :

1°. Un exercice modéré du corps et de l'esprit, la promenade à cheval ou à pied, une lecture agreable, etc.

2°. Le sommeil. L'observation journalière apprend, que les légères asthénies sont souvent accompagnées d'un sommeil

plus continu que dans l'état de santé, et qu'après le sommeil la maladie s'est considérablement amendée, ou entièrement dissipée.

3°. La chaleur du lit, le malade est couché dans une chambre bien chauffée.

4°. L'usage des boissons tièdes dont il fait usage.

5°. Les alimens dont il use alors souvent plus substantiels que dans l'état de santé; le vin ou d'autres liqueurs spiritueuses.

6°. Les passions agréables de l'ame, telles que la joie, la surprise, une bonne nouvelle, etc.

7°. Les remèdes domestiques, tels que le poivre dans de l'eau-de-vie; la thériaque, les eaux spiritueuses, le vin chaud dans lequel on fait infuser de la canelle, la noix muscade, les cloux de girofle, etc., qui sont des stimulans très-énergiques, et augmentent considérablement la force de l'incitament.

Il arrive quelquefois, objectera-t-on, que les asthénies violentes traitées par des saignées, des purgatifs, le nitre, etc.

etc., guérissent d'elles-mêmes, sans que l'on employe des excitans, et dans ce cas, il faut bien que ce soit la nature qui en a effectué la guérison.

Il est bon d'observer, que la méthode affaiblissante, employée dans toute son étendue, augmente la réceptivité au point que les plus légers stimulans, tels que ceux dont nous avons parlé plus haut, produisent une incitation énergique, et la ramènent au degré qui constitue l'état de santé, sans le secours des préparations pharmaceutiques.

Mais en général, les asthénies violentes, abandonnées à elles-mêmes, passent toujours à un plus haut point, et leur guérison exige nécessairement l'usage des stimulans artificiels.

Mais parmi les médecins qui invoquent la force médicatrice, il en est qui, plus confians en son pouvoir, attendent tout de sa seule opération; et s'abstenant le plus qu'ils peuvent d'y mêler leurs efforts, n'ordonnent que peu de remèdes. On sent que je veux parler de ceux qui font la médecine appelée *expectante.* Lorsqu'à la

suite d'un traitement de ce genre, leurs malades se rétablissent, ils ne manquent pas d'attribuer ce succés à la force médicatrice; ce qu'ils regardent comme démontré par le peu d'usage qu'ils y ont fait de la matière médicale, ne s'appercevant point ou paraissant ignorer que les stimulans qui soutiennent la vie, ont toujours agi plus ou moins sur l'incitabilité; car cette classe de médecins, si avare de prescriptions médicales, fait une scrupuleuse attention au régime qui peut seul, comme cela se sent retablir, la santé dans plusieurs cas. Que penser après cela des nombreuses observations qu'on cite en l'honneur de la nature? Lorsqu'en n'ordonnant que de pilules secrètres, qui sont reconnues pour n'avoir aucune vertu, on a obtenu d'heureux résultats, on n'a pas pris garde que les stimulans ordinaires agissaient plus ou moins sur le corps; et l'aveuglement est si profond à cet égard, que même en faisant concourir ces agens au traitement, on n'en tient aucun compte dans le jugement de la nature. Car ne recommande-t-on point dans ces cas, les nourritures succu-

lentes et de facile digestion, le bon air, la promenade à pied ou à cheval, les divertissemens, etc. Or, tous ces moyens et leurs semblables, peuvent quelquefois suffire pour la guérison ; d'où il est nécessaire de conclure que ces deux espèces de pratique médicale ne prouvent pas plus l'une que l'autre, l'existence de la force médicatrice.

Il résulte de tout ce qui précède, que, quand l'hyperthénie et l'asthénie se guérissent sans l'usage des remèdes proprement dits, il ne s'en suit pas encore, que la nature ait triomphé par ses propres forces internes, sans le secours des objets du dehors, nous avons vu au contraire, que dans ces cas, les remèdes diététiques ont en partie contribué à la guérison, de même que les hémorragies, la sueur, la diarrhee, etc. etc., or ces phénomènes ne sont pas les produits des efforts salutaires de la force médicatrice, mais bien de la différence graduelle de l'hypersthénie ou de l'asthénie dans les divers organes du corps vivant, comme je le démontrerai dans mon analyse raisonnée de la Théorie de l'incitation. Dans les divers états morbifiques, quel

rôle joue la force médicatrice ? Le corps devient trop fort ou trop faible; il est malade ou en santé, au gré, si je puis ainsi parler de tous les agens qui l'environnent, sans que cette mystérieuse puissance donne la moindre preuve de son existence. A quelle marque donc peut-on la reconnaître, puisque tous les phénomènes de la vie sont produits visiblement sans sa participation et en dépit même de son opposition ? Car la chose en est réduite à ces termes : en sorte que quand on accorderait qu'elle existe, ses partisans n'en seraient pas plus avancés, puisque nous venons de voir qu'elle serait toujours réduite à un rôle purement passif, qui serait également inutile et ridicule.

Nous devons, par conséquent, regarder la coction, la crise et tous les soi-disant efforts salutaires de la nature, pour guérir les maladies universelles, plutôt comme un jeu de l'imagination, que comme étant fondés dans la nature, la théorie ni l'observation ne parlant aucunement en faveur de cette doctrine. On voit, au contraire, très-souvent des maladies accompa-

gnées de meilleures crises se terminer par la mort, tandis qu'un grand nombre d'autres, telles que les inflammations, les douleurs, les maladies nerveuses, les spasmes, l'épilepsie, la catalepsie, etc., etc. sans crises, finissent par le rétablissement de la santé la plus parfaite. Il y a même une foule d'observations authentiques, qui démontrent que la suppression des soi-disant évacuations critiques a le plus contribué à la guérison de la maladie.

Mais, dira-t-on, comment expliquer ces évacuations qu'on nomme critiques, et qui terminent heureusement les maladies ? Ce sont des signes que l'incitation, ramenée vers le degré qui constitue la santé, régularise les fonctions vitales qui étaient auparavant troublées et interrompues. Or, dans tous ces changemens, que fait la nature ? Elle suit l'impression des agens qui ont amené la guérison, comme elle restait résignée à celle des puissances qui avaient produit la maladie. C'est un être, si docile et si modeste, que sa volonté et son pouvoir ne sont connus que par ouï-dire, et qu'il garde toujours l'incognito.

Le corps vivant, dit *Lafont-Gouzi*, est constitué de manière à produire tous ces phénomènes qu'on attribue à la force médicatrice, selon les différens degrés d'incitation que les stimulans produisent dans le corps humain, la nature n'y a pas plus de part qu'aux sécrétions et excrétions, à la respiration, aux movemens du cœur, etc., dont l'exécution n'est qu'une conséquence de l'organisation animale. Si cette constitution du corps est ce qu'on entend par force médicatrice de la nature, comment a-t-on pu en faire un être qui agit par lui même, tandis qu'elle ne fait, si je puis parler ainsi, que ce qui lui commandent les puissances excitantes, au reste, qu'elle idée qu'on s'en forme, et de quelle dénomination qu'on la décore, tout le zèle de ses patisans ne pourrait la soustraire à cette servitude.

Si le poumon participant éminemment à l'hyperthénie générale du corps, est attaqué d'une toux qui ne soit point accompagnée de crachats, on rétablira l'expulsion de l'humeur muqueuse, par la diminution de l'incitation dont l'excès supprime cette fonction;

tion ; ce qui fait voir que l'expectoration est une conséquence du rétablissement du malade, et non un effort de la nature ; dès même, lorsque la faiblesse donne lieu à une excrétion surabondante, telle qu'on l'observe dans l'asthme humide et la ptisie pituiteuse, les excitans en augmentant l'incitation, c'est-à-dire, en augmentant l'énergie de tout le systême, et par conséquent du poumon, la diminueront efficacement. Or, dans tous ces cas, que fait la nature ? Encore une fois elle reçoit toutes sortes d'impulsions qu'on veut bien lui donner, elle n'oppose jamais la plus petite résistance.

Les goûts du malade, qu'on ose citer en preuve des soins prévoyans de la nature, peuvent être retorqués contre elle avec le plus grand avantage; car les malades ont souvent de l'appétence pour les choses qui leur sont nuisibles, et de l'aversion pour celles qui conviendraient à leur état.

Toutes les maladies, dont le corps vivant peut-être attaqué, etant ou universelles ou locales, et ayant démontré dans le cours de cet ouvrage, que les forces sa-

lutaires de la nature ne sont pas capables de guérir ces états morbifiques, qu'au contraire leur curation dépend de l'influence des puissances extérieures, tant et de si fortes preuves nous autorisent suffisamment à admettre, que l'*activité de certaines forces médicatrices de l'organisme, sont dans la guérison des maladies inutiles et une chimère absurde.*

Toute maladie universelle, hypersthénique ou asthénique, abandonnée à elle-même, passe enfin au plus haut dégré d'asthénie directe de l'incitation, et celle-ci se termine par la cessation totale de la fonction vitale (*la mort*). Il suit delà que les maladies générales ne peuvent être éloignées par les seuls efforts du corps vivant, sans le concours de l'impression des objets extérieures. Tous les résultats de la théorie de Brown s'opposent à l'admission d'une force médicatrice, capable de guérir les maladies universelles. Elle enseigne au contraire que, quoique l'organisme tende à maintenir par son énergie interne, son individualité contre les efforts destructeurs de la nature extérieure, le

corps animé ne peut conserver son existence qu'en combattant sans cesse contre l'action des objets du dehors (1) mais cela ne peut se faire, que quand l'inergie vitale assimile ce qui entre dans la sphère de son activité, et que le corps se reproduit, et maintient dans toutes ses parties son individualité contre l'action réunie de toutes les forces de la nature extérieure. L'organisme ne peut exister que par la lutte continuelle entre son énergie vitale et l'action des forces excitantes, c'est-à-dire, sa vie consiste dans l'incitation de son activité, produite par l'impression des objets du dehors, par conséquent, pour qu'il puisse conserver son existence, comme individu organique, il est nécessaire que la nature extérieure agisse sur lui, et que son activité réagisse contre cette impulsion. Il résulte de-là, que l'énergie vitale doit s'affaiblir, à mesure que l'impression extérieure diminue de force;

(1) Voyez le, traité où je démontre que le système de Brown est le seul vrai en physiogie.

c'est-à-dire, que, comme la force de l'incitament va toujours en décroissant, c'est aussi par cette raison que l'énergie de l'incitation s'affoiblit de plus en plus; d'où il suit évidemment, que l'organisme ne peut rien par lui-même pour sa conservation, et qu'il n'y a que l'activité de l'économie animale, excitée par les influences extérieures, qui puisse produire cet effet.

S'il est donc vrai, comme je l'ai démontré dans mon traité philosophique (paragr. 98) que la nature (*la force vitale*) ne peut maintenir la vie et la santé par elle-même et indépendamment des influences du dehors, il est évident, pour quiconque ne se laisse point aveugler par les préjugés de l'ignorance, que la nature ne pourra jamais guérir, sans le secours des objets externes les maladies auxquelles le corps vivant est exposé, la vie, la santé, la maladie et la mort même n'étant que des différens degrés de la même manière d'être.

Si l'on entend par force médicatrice une propriété, qui soit le produit de l'organi-

sation, il est clair, que cette faculté ne peut éloigner les maladies universelles sans le secours de l'organisme ; or celui-ci ne peut subsister, sans être continuellement influencé par les objets du dehors, tels que l'air, la chaleur, les alimens, les boissons, etc. Si donc, dans chaque maladie, il y a une altération dans le mélange, la mixtion de l'organisation, produite par l'action des puissances nuisibles, la nature ne pourra jamais remédier à ce changement morbifique, sans le secours des puissances externes, capables de restituer le corps animé dans son état d'intégrité dont dépendent la santé et le bien-être.

On attribue la coction et les évacuations critiques des matières morbifiques, dans l'économie animale, à une force médicatrice de la nature. Qu'est-ce que cette force médicatrice? C'est un archée, dit *Vanhelmont*, c'est l'ame, dit *Slhaal*, qu'on a constitués tuteurs de notre santé, sans qu'eux-mêmes en sachent rien. Comment est-il possible, que l'ame, ou la force vitale puisse guérir sans avoir la connaissance des

maladies ; tandis que le médecin est obligé de faire à cet effet des études assidues pendant plusieurs années, et de réflechir profondement tant sur la nature des maladies que sur les propriétés des remèdes à employer, etc.? Pourquoi la force vitale, ou l'ame du médecin ne guérirait-elle pas mieux son corps, que celle du paysan ne guérit le sien, l'ame du premier ayant outre sa disposition naturelle à cette opération, l'avantage d'être éclairée par l'étude et la pratique? Pourquoi l'ame des sauvages, des ignorans, des enfans, guérirait-elle mieux leurs corps, que celle des gens instruits? Qui est-ce qui guérit les zoophites, les plantes, qui n'ont point d'ame, et qui cependant possèdent au plus haut degré la prétendue force médicatrice ¿ Le naturaliste, le physicien doivent chercher ces phénomènes dans une cause matérielle, car ils ne pourront jamais les expliquer par l'entremise de l'ame et de la force vitale, quand même ils les considéreraient sous tous les rapports possibles.

L'opération de la guérison est purement

physique, puisqu'elle consiste dans la diminution ou l'augmentation des stimulans, et qu'à moins que cette force médicatrice, qu'on croit si sage et si intelligente, ne fût encore magicienne, elle ne sauroit éluder cette loi.

Les malades guérissent quelquefois sans médecin, mais non sans médecine, dit l'illustre *Cabanis* ; je m'explique : l'influence de l'air, la chaleur, les alimens, des boissons, la lumière, le froid, les opérations intellectuelles, etc. seront alors les médicamens, qui leur auront rendu la santé. Ils auront fait certaines choses, en auront évité d'autres. S'ils se sont conduits d'après des règles, et que ces règles ayent été celles de l'art ; ils se seront livrés aveuglement à la fortune, c'est en se rapprochant des procédés d'une bonne médecine, que la fortune les aura dérobés au danger.

Celui qui dit, que les maladies guérissent d'elles-mêmes, énonce une proposition fausse, et qui n'a aucun sens. Rien ne se fait de soi-même ; tout dépend de causes ou de circonstances déterminantes: cela n'est pas moins vrai pour les faits iso-

lés, que pour les grands mouvemens de la nature; qui tous ne s'exécutent, que par une suite nécessaire de causes et d'effets, agissant et réagissant les unes sur les autres. Quand on parle de productions spontanées, l'on se sert d'un mot vuide de sens.

dmettr e une force particulière comme force médicatrice de la nature; c'est une des suppositions les plus gratuites et les plus superflues. En général, on ne peut expliquer, ni en physiologie, ni en médecine, quelque chose, au moyen de cette qualité occulte, parceque nous sommes toujours obligés de commencer par rechercher sur quoi se fonde, ce qu'on appelle force salutaire de la nature. En admettant enfin cette force, nous ne sommes pas plus avancés, que si nous ne l'admettions pas. L'admission d'une force médicatrice de la nature n'étant autre chose, que de supposer que la guérison d'une maladie peut avoir lieu, sans le secours des influences extérieures, et par les seules forces internes de l'organisme vivant, je crois avoir démontré suffisamment par les recherches

faites

faites jusqu'ici, qu'aucune force de la nature ne suffit pour la guérison de l'hypersthénie ou de l'asthénie, qu'il y faut au contraire le concours des objets du dehors.

Il était indispensable que je fisse dans ce traité quelques observations sur les forces médicatrices de la nature, la doctrine de la coction de la matière morbifique, et celle des évacuations critiques étant dans la connexion la plus étroite avec ces forces et l'admission des évacuations critiques, supposant celle des efforts salutaires de l'organisme. J'ai suffisamment démontré, ce me semble, que la doctrine d'une force médicatrice de la nature, active par elle-même, soit qu'on la considère comme un principe particulier, ou qu'on l'attribue à l'ame, soit qu'on la regarde comme une modification de la force vitale, est une hypothèse fausse et inutile; qu'il résulte enfin de là, qu'on ne peut pas admettre la théorie des évacuations critiques, comme étant en connexion causale et immédiate avec la guérison de la maladie. Cette déduction seule aurait sans doute suffi, pour décider,

si l'on devait admettre des évacuations critiques, et s'il y avait des suites fâcheuses à craindre de leur non apparition ou de leur suppression ; j'aurais donc pu omettre les raisons rapportées plus haut, mais j'ai cru devoir en faire usage, afin de prouver qu'abstraction faite de la théorie de l'incitation, la doctrine des crises se base sur des fondemens chancelans et peu solides.

On croit généralement d'après les anciennes théories, que les matières morbifiques sont la cause prochaine des maladies, et que par conséquent, lorsque la maladie change de place, la matière morbifique doit aussi en changer. Mais ces migrations et transports de la matière morbifique, me paraissent des hypothèses qui ne sont pas même vraisemblables.

Quelque fois la maladie abandonne un organe, et en affecte bientôt un autre. Il est même souvent nécessaire pour la conservation de l'économie animale, que certaines maladies puissent s'y maintenir. On sait de quelle importance il est dans bien des occasions, de ne pas faire disparaître

trop promptement les ulcères, les éruptions cutanées, etc. etc. L'expérience fait voir, que souvent il se forme des maladies nouvelles, plus importantes que les premières dans d'autres organes, lorsque celles-là ont été supprimées. On explique ordinairement ce phénomène, par la présence d'une matière morbifique, qui se porte d'une partie à une autre, et s'y fixe tour-à-tour. C'est là-dessus qu'est fondée la doctrine des métastases: doctrine purement hypothétique et dénuée de fondement comme nous allons le voir.

1°. Les matières morbifiques ne sauraient être les effets immédiats des causes extérieures qui ont occasionné la fièvre, leur existence suppose toujours quelque dérangement dans les fonctions du corps, qui doit avoir précédé leur formation.

2°. La réalité des métastases n'a jamais été démontrée par des observations positives.

3°. On observe des phénomènes semblables à ceux qu'on attribue aux métastases dans certaines maladies, dont la cause ne peut être regardée comme humorale; dans

celles, par exemple, qui sont produites par les vers, où l'on ne peut supposer que la cause se transporte avec la maladie, lorsque celle-ci change de siège et de forme.

4°. On ne peut pas démontrer que la matière dans un abcès ou un ulcère, occasionné par une maladie, soit la matière morbifique.

5°. Dans ces abcès on trouve souvent la matière la plus bénigne, du pus, de la graisse, de la lymphe. On observe fréquemment des suites fâcheuses après l'exstirpation des stéatômes, quoiqu'on ne les regarde pas comme des dépots de matières morbifiques, même dans les cas, où sans prévenir le malade, on en fait l'excision tout à coup avec son contenu, de manière que la matière n'a pas eu le temps de se transporter sur d'autres parties.

6°. Dans le plus grand nombre de cas, les métastases ne surviennent, que lorsque la sécrétion et l'excrétion d'une matière morbifique ont déjà cessé depuis longtemps dans l'organe primitivement attaqué, et que par conséquent on n'en peut

pas admettre la résorption, d'où il suit que l'absorption de cette matière ne peut plus avoir lieu.

7°. Enfin tous les phénomènes qu'on regarde comme étant des métastases, s'expliquent plus naturellement d'après les lois connues de la nature animale.

J'ai déjà vu un grand nombre de fièvres nerveuses et putrides se terminer par la santé, sans qu'il se manifestât de parotides et d'abcès dans les oreilles; ces phénomènes paraissent ordinairement à la fin de ces maladies, sans que les malades en éprouvent aucun soulagement, ou que la fièvre s'empire, en supposant d'ailleurs qu'elle n'ait pas été sur le point de se terminer par la santé ou par la mort.

Je suis cependant bien loin de nier l'existence des métastases, regardées sous leur véritable point de vue. Il arrive souvent tant dans les maladies hypersthéniques qu'asthéniques, et particulièrement dans les premières, qu'à raison de l'inflammation du systême vasculaire (*P. Frank* a reconnu la réalité de cette inflammation

d'après l'ouverture d'un grand nombre de cadavres), il s'engendre une l'ymphe coagulable, qui étant évacuée par l'urine, ou une autre sécrétion, se dépose tantôt sur un organe, tantôt sur un autre. Or, ceci est une véritable métastase, dont les exemples ne sont pas rares. Je conseille de lire à ce sujet une dissertation classique du docteur *Murray* (1), et les observations de *Grant* sur les fièvres (2).

Nous verrons dans la réfutation des principes de la pathologie humorale, que les humeurs n'étant point incitables, peuvent aussi peu être appelées malades, que les alimens, les boissons, les passions, le chaud, le froid, etc., qui contribuent si souvent à la production de diverses maladies; de-là il résulte, que l'évacuation des humeurs, produites et retenues pendant la maladie dans le corps, ne peut être la cause du mieux-

(1) De puris absque praegressa inflammatione origine. Vid. P. Frank Delect. opusculor. Medicorum, *Tom. I*.

(2) Observations sur les fièvres, *pag.* 118.

être, mais qu'il est bien plus probable, que l'énergie de l'incitation, ramenée à ses justes bornes, chasse hors du corps, les matières non susceptibles d'être assimilées à la masse humorale et à la substance du corps vivant. On voit par-là, que les sectateurs de la nouvelle doctrine attachent au mot *métastase* une idée bien différente de celle, qu'en ont ordinairement les autres médecins.

FIN.